

# L'abeille

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE PANCKOUCKE

SEPTEMBRE 2010 N° 15

## Localiers d'hier et d'aujourd'hui

Certains les appellent parfois avec un rien de condescendance les « soutiers » ou les « tâcherons » de l'information. Leur nom apparaît rarement à la « une » du journal pour lequel ils travaillent. Leur visage est inconnu de la plupart de leurs lecteurs. Plus soucieux de servir au mieux les populations auxquelles ils s'adressent que de leur notoriété, ils couvrent toutes les facettes de l'actualité locale et apportent ce lien de plus en plus indispensable dans une société émiétée, fracturée.

édito

Sur les 37390 journalistes, titulaires de la carte d'identité professionnelle, combien sont-ils de localiers? Les statistiques manquent. Rappelons simplement qu'il y a en France quelque 460 titres locaux d'information générale ayant un tirage global sensiblement égal à celui de la presse « spécialisée grand public ».

Ce numéro de *L'Abeille* est partiellement consacré aux localiers. À ceux d'hier et à ceux d'aujourd'hui. Fidèle à sa vocation, notre revue évoque d'abord les journalistes de province au moment de l'industrialisation de la presse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour raconter ces informateurs de la vie de tous les jours, elle propose ensuite le témoignage de trois générations différentes de localiers. Celui d'un journaliste à l'aube des années 50, sorte d'époque héroïque où rivalité entre les titres et solidarité joyeuse entre confrères faisaient bon ménage. Celui d'un chef d'édition au moment où l'informatisation gagne les rédactions, bouleverse les pratiques et transforme le métier. Enfin celui d'un jeune diplômé d'une école de journalisme qui, jonglant entre l'écrit, le son et la vidéo, entre dans la profession. *L'Abeille* rend hommage aux correspondants sans lesquels un journal local ne pourrait remplir sa mission – *La Voix du Nord* en revendique plus de 1000 –, avec le portrait truculent de deux d'entre eux.

Enfin, s'il fut bien loin du journalisme d'information, André Panckoucke fut le fondateur du premier périodique édité dans la région. Notre association se devait depuis longtemps d'évoquer cette grande figure des Lumières. C'est ce travail que nous commençons dans ce numéro et qui se poursuivra dans le suivant.

J.-P. V.

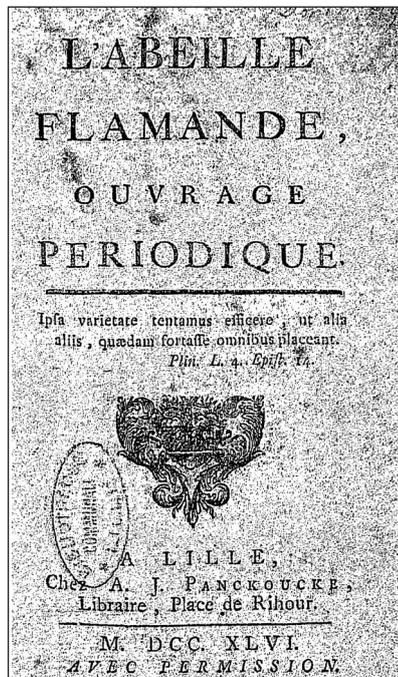
*Au service de la diffusion des Lumières*

## André et Charles Panckoucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise

par Gilbert DALMASSO

*Lorsque la « Société des Amis de Panckoucke » fut créée en 2004, ses fondateurs choisirent d'intituler la revue qu'elle allait éditer L'Abeille, qui en est aujourd'hui à son quinzième numéro, et son bulletin interne La Ruche. Références évidentes au premier journal lillois créé par André Panckoucke dont le « nombre » I, paru en 1746, avait pour titre L'Abeille flamande.*

### Qui étaient les Panckoucke ?



*L'Abeille flamande*, nombre I. De format in-12 (10 x 17,5), tous les numéros sont datés de 1746, sans autre précision. Bibliothèque municipale de Lille, cote 27.492. (Photo bibliothèque municipale de Lille).

Il s'agit d'une famille originaire de Bruges, installée à Lille en 1699. André Panckoucke, le père, naquit à Lille-Saint-Maurice le 31 janvier 1700, de Pierre Panckoucke, valet de chambre du sieur Jacob, bourgeois de Lille, puis négociant dans cette ville, et de Danièle Marie Angélique Hennion mariés à la paroisse Saint-Maurice le 8 janvier 1699. André y exerça la profession de libraire, place Rihour, pendant plus de 20 ans, jusqu'à sa mort en 1753.

Parmi ses nombreux descendants – il eut 18 enfants – son fils aîné, Charles, joua lui aussi un rôle dans l'histoire de l'édition et de la culture dans la capitale flamande mais, contrairement à son père, il quitta Lille pour Paris en 1762. Il ne faut pas négliger cepen-

suite page 2

## André et Charles Panckoucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise

dant la place que prit à Lille le frère d'André, Placide, président de la Chambre de commerce, un poste-clé dans une ville «industrielle et trafiquante», membre de la loge maçonnique des «Amis Réunis», créée en 1766 dans laquelle il occupa des fonctions importantes dont celle de premier surveillant en 1787, et auteur des *Réflexions générales sur les causes de la décadence de la ville et des moyens qu'on pourrait employer pour la soutenir*. Placide Panckoucke prendra temporairement la direction de la librairie familiale, afin de pallier le départ de son neveu Charles. Sans négliger non plus le rôle de la «Veuve Panckoucke» qui, à la mort d'André, assura la succession de son mari, avant que Charles n'acceptât de s'en charger, et qui – c'est un fait à noter pour bien appréhender la réalité politique et idéologique lilloise en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle – fut poursuivie en 1759 pour avoir diffusé une brochure intitulée *Précis de l'Ecclésiaste en vers*, de Voltaire: une perquisition, qui était chose courante à cette période, permit aux autorités d'en faire saisir 47 exemplaires. Et à la suite de cette affaire, c'est Charles, qui dirigeait alors la librairie depuis 1757, qui fut emprisonné pour six mois. Nous verrons que dans une ville-bastion du catholicisme où pour accéder à la charge d'échevin, membre du magistrat, il fallait faire la preuve de son attachement à la Contre-Réforme tridentine et de son hostilité aux idées de la «Philosophie nouvelle», celle des Lumières, et à la doctrine janséniste, les libraires et éditeurs lillois placés sous la surveillance du prévôt et des syndics de la chambre syndicale créée en 1744, eurent à maintes reprises à souffrir des rigueurs de la censure de la part des autorités politiques et religieuses locales, s'appuyant sur le «Code de l'imprimerie et de la librairie» qui datait de 1723. Ainsi, dès 1751, la librairie de la place Rihour fut-elle l'objet d'une saisie d'un stock de livres parmi lesquels figuraient les *Provinciales*, les *Lettres philosophiques* de Voltaire et les *Pensées philosophiques* de Diderot... Pour compléter ce tableau de famille, il faut préciser enfin que parmi les frères et sœurs d'André figurait Marie-Angélique qui épousa Pierre Brovellido, lui aussi imprimeur et libraire lillois, ce qui permet de déceler ce que furent les «stratégies

matrimoniales» de ce milieu socio-professionnel, stratégies confirmées par le mariage d'André avec Marie Marguerite Gandoïn, fille de Pierre Gandoïn (1672-1743), un «savant libraire de la capitale» qui publia notamment le catalogue des manuscrits d'Anet en 1724: Charles fut le fils aîné issu de cette alliance.

Il s'agit d'évoquer dans ce qui suit l'œuvre et l'existence, riche en événements, dans une ville qui comptait alors à peu près 70 000 habitants, de deux hommes du Siècle des Lumières, éditeurs, libraires mais aussi écrivains, historiens qui voulaient œuvrer, malgré les obstacles, pour que le savoir fût mis à la portée et au service de la population, se conformant ainsi à l'idéal des rédacteurs de l'*Encyclopédie* dont le premier tome parut en 1751, deux ans avant la mort d'André, qui s'étaient fixé pour but d'établir le bilan de toutes les connaissances et de les exposer aux hommes pour les rendre meilleurs, tout en dénonçant les abus, privilèges et préjugés. Une entreprise gigantesque qui rencontrerait bien des difficultés au cours des longues années de sa réalisation. D'où «l'engagement» des Panckoucke pour que la diffusion des savoirs ne fût pas seulement assurée par les livres et les rares bibliothèques, (celle de Saint-Pierre fut ouverte au public en 1720), mais aussi étendue à un autre vecteur de communication qui eut du mal à s'imposer à Lille en cette période, à savoir la presse.

Ce sont donc les différentes «facettes» de ces deux personnages, auteurs d'ouvrages, diffuseurs des Lumières, fondateurs des premiers journaux lillois, (en fait la première tentative d'un hebdomadaire dans cette ville datait de 1742, mais elle se heurta au monopole de *La Gazette de France* et sombra rapidement), et d'une société savante par Charles, celle du Brunin, qui seront décrites et analysées.

André Panckoucke (1700-1753) fut d'abord marchand mercier à Paris, puis libraire à Lille, sa date de réception à ce corps de métier se situant, selon ses biographes, entre les années 1728 et 1733. Il vécut donc essentiellement dans la capitale des Flandres, place Rihour. Une existence semée d'embûches en raison de ses convictions jansénistes auxquelles il resta fidèle jusqu'à sa mort,

refusant de signer le formulaire de rétractation destiné à faire preuve d'un catholicisme orthodoxe, exigé par le curé de sa paroisse pour qu'il acceptât de le faire enterrer – ce qui provoqua un tel scandale que l'évêque de Tournay, dont Lille dépendait à cette époque, dut intervenir pour y mettre un terme –, mais aussi pour les sympathies qu'il affichait pour les idées nouvelles... Admirateur de Voltaire, dont il édita *La Bataille de Fontenoy*, un travail pour lequel le célèbre philosophe lui adressa ses félicitations, et avec lequel il entretenait une correspondance. Homme ayant reçu une bonne instruction, cultivé si l'on en juge d'après l'acte notarial<sup>1</sup> établi lors de son décès, faisant état des 1743 numéros d'inventaire, soit 3944 livres, 625 cartes, 113 estampes et 12 titres de périodiques<sup>2</sup> recensés dans sa librairie qui mettait à la disposition des savants et «amateurs des sciences» locaux des ouvrages récents et anciens parmi lesquels les sciences et les arts représentaient 28,5 % de l'ensemble, la philosophie et l'histoire 29,5 %, les belles lettres 26 % alors que la théologie était réduite à seulement 13,5 %. Ce qui, selon Louis Trenard, notable historien lillois, ne correspondait pas «au profil d'une librairie provinciale dont le fonds consiste habituellement en ouvrages de piété et en brochures administratives<sup>3</sup>». Quels livres pouvait-on se procurer dans la librairie de la place Rihour? Voici quelques exemples de ces multiples ouvrages qui permettront de mieux appréhender le contenu et les orientations fondamentales de *L'Abeille flamande* qui seront exposés par la suite. Parmi les ouvrages philosophiques: *Les Pensées* de Pascal, *L'Utopie* de Thomas More, *l'Essai sur l'entendement humain* de Locke, *Éloge de la folie* d'Erasmus, les *Essais* de Montaigne, les œuvres de Rousseau, *l'Esprit des lois* de Montesquieu, le tome I de *l'Encyclopédie*.

Parmi les ouvrages scientifiques: *Histoire naturelle* de Buffon, *Cours de mathématiques* par Ozanam (1693), *Figure de la Terre* par Maupertuis, *Éléments de géométrie* par Clairaut, *La Nouvelle mécanique* de Varignon (1725), le *Traité de matière médicale* par Geoffroy (1743), le *Traité de dynamique* par d'Alembert (1743), les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*,

André et Charles Panckoucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise

les *Leçons de physique* par l'abbé Nollet, les *Éléments de chimie théorique* par Macquer (1749), les œuvres de Fontenelle, les *Leçons de physique* de Cotes (1743), les *Institutions de médecine* de Boerhaave (1743), les *Éléments d'anatomie* (1749), le *Dictionnaire botanique* (1748), un *Traité des fortifications* (1742).

Sur le plan historique, la librairie proposait des ouvrages très diversifiés portant sur l'histoire des religions tels *l'Histoire du Concile de Trente*, les «*Livres de Saint-Augustin*» sur la religion, *La vie de Saint-Thomas d'Aquin*, *Origine des églises de France*; sur l'histoire des pays et des civilisations: *Abrégé sur l'histoire d'Angleterre*, *Histoire des chevaliers de Malte*, *Histoire de France*, *Histoire de la conquête du Pérou et du Mexique*, *Histoire des Pays-Bas*, *Généalogie des comtes de Flandre*, *Le siècle de Louis XIV*, par Voltaire...

Mais André Panckoucke était lui-même auteur de plusieurs ouvrages: *Dictionnaire historique de la châtelainie de Lille* (1733), *Éléments d'astronomie et de géographie* (1739), *De l'usage de la raison* (1743), *La bataille de Fontenoy, poème homérique en vers burlesques* (1745), *Dictionnaire des proverbes françois et des façons de parler comiques, burlesques et familières* (1748), *Manuel philosophique ou précis universel des sciences* (1748), *Les études convenables aux demoiselles contenant de la grammaire, la poésie et la rhétorique* (1749). Et enfin, *L'art de se désopiler la rate* (1754) et *L'abrégé chronologique de l'Histoire de Flandre* (1762) publiés à titre posthume.

■ **Le premier périodique**

André Panckoucke fut le promoteur en 1746 du premier périodique lillois, *L'Abeille flamande*, dont l'existence fut certes éphémère puisque sa publication cessa au dixième «nombre», mais qui se situait dans une période charnière de l'histoire de France et constituait un premier pas pour l'avenir de la presse dans la généralité de Lille, lors des dernières années de l'Ancien Régime.

Comment était présenté ce périodique qui parut pour la première fois en 1746? (et ne fut pas la seule publication du libraire lillois qui éditera aussi

le *Calendrier général de la Flandre, du Brabant et des conquêtes du Roy en 1748* et le *Calendrier du gouvernement de la Flandre, du Haynaut, Cambrai et Cambrésis*).

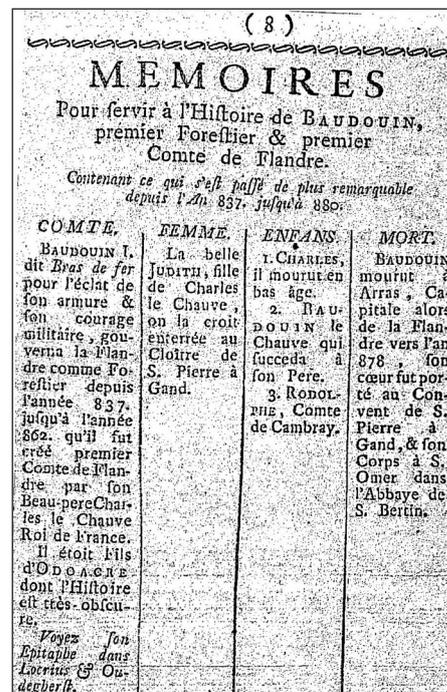
Le format en est réduit par rapport à la presse d'aujourd'hui, le nombre de pages est, en moyenne, de 24 par exemplaire, et la disposition des articles très différente de celle que nous connaissons de nos jours (voir à ce sujet le dernier document de cet article qui représente la page de titre de la *Gazette du Département du Nord*).

Quel en était le contenu? L'étude de quelques «nombres» de ce périodique permet d'en dégager les caractéristiques fondamentales. Dans l'introduction du nombre I, à partir d'une citation de Pline l'Ancien (23-79), A. Panckoucke définit ce que doit être le but d'un journaliste: «J'essaye de satisfaire par la variété des goûts différents et même de traiter dans mes ouvrages des matières qui puissent plaire à tout le monde. Ce doit être là le but d'un journaliste et on peut dire qu'il réussit parfaitement, s'il est assez heureux de faire un choix de matières qui contente et qui plaise généralement à ses lecteurs». Il précise alors les objectifs de son journal: «Éclaircir les anciens points de notre histoire, exposer avec netteté les faits capitaux qui la concernent, réveiller les cendres de tant d'hommes illustres qui ont bien servi leur patrie, soit par leur courage militaire, soit par leur amour pour les belles lettres et donner enfin un précis des ouvrages qui honorent la nation».

À ce plan qui concerne purement l'Histoire de Flandre, (pour cela il souhaite faire usage des mémoires qu'on voudra bien lui fournir), «et surtout pour les temps les plus reculés de notre histoire, celle des comtes de Flandres liée à celle de France, de l'Angleterre et de l'Empire», il en joint un autre qui contiendra toute la belle littérature: «Il s'agira de donner un précis des dissertations les plus curieuses qui se trouvent dans de gros ouvrages qui n'entrent point d'ordinaire dans la bibliothèque des particuliers, d'indiquer plusieurs titres qui sont peu connus et de marquer les bonnes éditions recherchées des curieux».

Le libraire lillois se limite donc à trois rubriques qui lui paraissent essentielles: «Ainsi les principaux objets que j'es-

père traiter dans ces feuilles se réduisent à l'origine et aux progrès des sciences, (à ce propos, il considère que «la physique expérimentale est montée à un si haut point de recommandation, qu'il est honteux d'en ignorer les éléments et tant de découvertes dues à la sagacité des modernes». Aussi espère-t-il «en exposer différents morceaux qui seront lus avec tant de plaisir que tout ce qui sera historique»), à l'histoire des Grands Hommes, à l'examen des Ouvrages nouveaux qui paroîtront soit en Histoire, Jurisprudence, Médecine, Politique, Théologie, Philosophie, Poésie, Belles Lettres»; «Je prends comme on voit, à juste titre, le nom d'*Abeille flamande*: il s'agit de cueillir avec discernement ce qui intéresse les différents goûts».



L'Abeille flamande, nombre II, p. 8, bibliothèque municipale de Lille, cote 27.492. (Photo bibliothèque municipale de Lille)

Examinons quelques exemplaires de cette publication, ce qui permettra d'en dégager quelques caractéristiques et d'en illustrer le contenu. Ainsi, le nombre I de ces «feuilles» débute-t-il par des «Mémoires pour servir l'histoire de Baudouin, premier comte de Flandre, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable depuis l'an 837 jusqu'à 880», et chaque nombre consacre son premier article à l'histoire des comtes de Flandre...

Dans le nombre III, l'article consacré à «L'histoire d'Arnoul I, dit le Vieux,

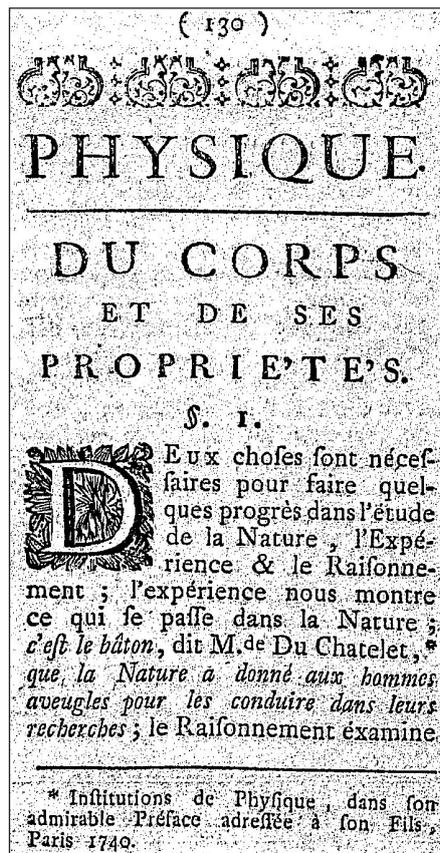
André et Charles Panckoucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise

troisième comte, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable depuis l'an 918 jusqu'à 958 et depuis l'an 961 jusqu'à 964», est suivi d'une étude consacrée à la littérature et en particulier à Voltaire, «son dernier mot sur la bataille de Fontenoy». Ce texte est révélateur de l'admiration d'André Panckoucke – à laquelle il a été déjà fait allusion dans ce qui précède – pour Voltaire qu'il considère comme le «premier poète de la France». Il permet aussi de déceler une des notions fondamentales du Siècle des Lumières qui constitue une préoccupation permanente des sociétés savantes de cette époque: «l'amour du bien public» (toute science, tout scientifique doit se consacrer à rendre sa discipline utile à la société). Le nombre IV débute, comme tous les autres, par un mémoire consacré à l'histoire des comtes de Flandres, celle du quatrième, Baudoin III. Suit un article sur «l'utilité des mathématiques» dans lequel A. Panckoucke cite Euclide, Pythagore, Archimède, Arnaud, Descartes et notamment Ozanam, Pascal,

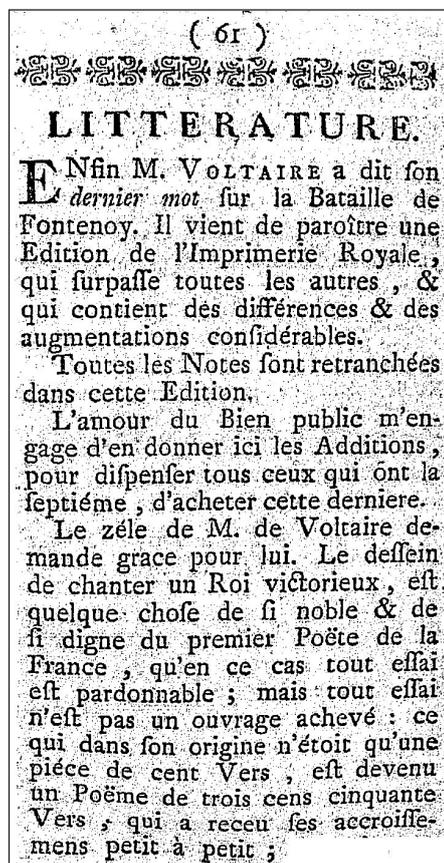
des citations de «pensées diverses» et à «l'origine de l'écriture».

■ **Le symbole de l'abeille**

Quant au nombre X, l'ultime édition de *L'Abeille flamande*, il est composé d'un «Mémoire pour servir à l'Histoire d'Arnoul III, neuvième comte, 1070-1072», de la «récapitulation des bons livres sortis de l'imprimerie pendant le cours de l'année 1745», dont le *Dictionnaire universel de médecine, chirurgie, chymie, botanique, anatomie, pharmacie, histoire naturelle*, traduit de l'anglois de James et revu, corrigé et augmenté par M. Busson, Docteur-Régent de la faculté de Paris, des *Éléments de fortification à l'usage des jeunes officiers* (M. Leblond, Paris, 1744), des «Principes généraux et raisonnés de la grammaire française» (Restaut, Paris, 1745)... Tel fut le contenu de l'éphémère périodique d'André Panckoucke exposé dans cet article de manière succincte. Cependant, si sa durée fut très courte, le titre choisi par le libraire lillois connut une remarquable «longévité symbolique» et exerça une influence non négligeable sur l'histoire de la culture lilloise car l'image de l'abeille et de la ruche y demeura fortement ancrée. Ainsi trente-trois ans après la mort d'André, dans son «Discours sur l'utilité des sciences», prononcé le 4 septembre 1786 au cours de l'assemblée générale du «Collège des Philalèthes» ou «Amis de la sagesse», une société savante à vocation académique qui avait choisi pour emblème la ruche, son président le négociant lillois Joseph Dathis évoquait-il ces chercheurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, semblables à des «abeilles laborieuses, fouillant le calice des fleurs et revenant joyeusement à la ruche chargées du butin précieux qui leur sert à édifier leurs utiles et industrieux édifices [...] l'arbre des connoissances offre aux philosophes et aux amateurs une mine féconde; chacun d'eux parcourant les sentiers divers en rapporte des découvertes, lesquelles rassemblées tournent enfin au bien de la société, ainsi qu'à l'instruction de l'homme<sup>4</sup>». Ce symbole de la ruche et de l'abeille, qui butine les fleurs de la connaissance, allait être repris par la «Société des amateurs des Sciences et Arts de Lille» qui succéda en décembre 1802 au Collège des



*L'Abeille flamande*, nombre VI, p. 130, bibliothèque municipale de Lille, cote 27.492. (Photo bibliothèque municipale de Lille).

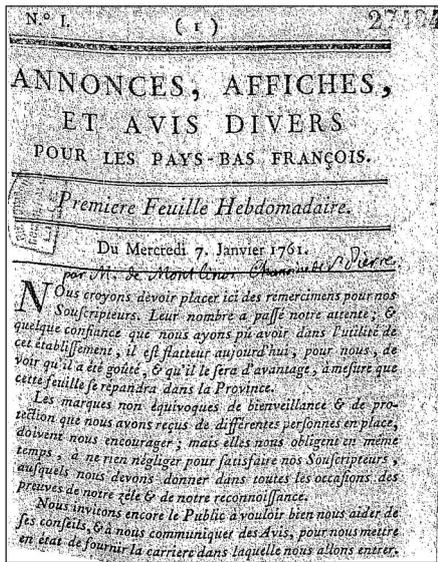


*L'Abeille flamande*, nombre III, p. 61, bibliothèque municipale de Lille, cote 27.492. (Photo bibliothèque municipale de Lille).

André et Charles Panckoucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise

Philalèthes disparu en 1789, qui est encore active et qu'illustre le document ci-dessous.

Mais, au-delà de cette influence symbolique, *L'Abeille flamande* engendra un processus désormais irréversible. En effet, à son tour, le fils d'André Panckoucke, Charles, allait « reprendre le flambeau » avec l'édition, le 7 janvier 1761, de la première feuille hebdomadaire des *Annonces, Affiches et Avis divers pour les Pays-Bas françois* dont la rédaction fut confiée à l'abbé Charles Leclerc de Montlinot, docteur en théolo-

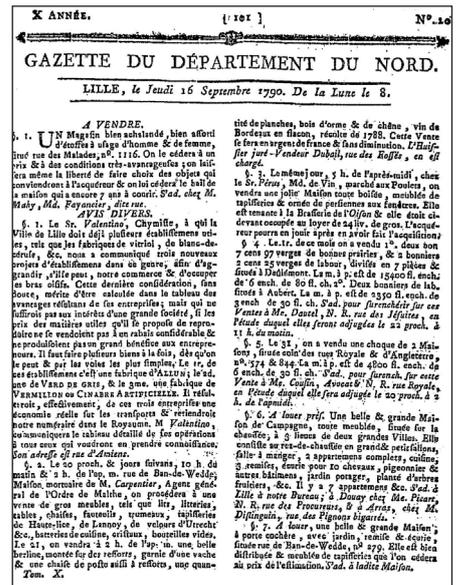


Le premier numéro de la publication de Charles Panckoucke, bibliothèque municipale de Lille, cote 27.494. (Photo bibliothèque municipale de Lille)

d'un journal local jusqu'à ce que Joseph Pâris, chevalier de Lespinard, créât à partir du 3 août 1781 les *Annonces, Affiches et Avis divers pour la province de Flandres* en 1784, dont il sera directeur jusqu'en 1791, puis la *Gazette du département du Nord* jusqu'au 26 août 1793 où elle cessa de paraître.

Il est à noter que dans ce numéro du jeudi 16 septembre 1790, parmi les différentes rubriques consacrées aux différentes ventes et locations diverses, figure une annonce du Sieur Valentino, chymiste, apoticaire à l'hôpital militaire de Lille mais aussi industriel, qui annonce l'ouverture de trois nouvelles manufactures qui se consacreront à la production « d'allun, de verd de gris et de cinabre artificielle » et permettront de créer des emplois et de réaliser des économies avec, une fois encore, cette préoccupation constante du bien public. Or, il se trouve que Liborio Valentino fut le créateur du Collège des Philalèthes, auquel il a été déjà fait allusion dans ce qui précède, qui avait en 1785 adopté l'emblème de la ruche et de l'abeille, et les devises *utile dulci* (l'utile est agréable) que l'on retrouve

1. Inventaire des livres recensés dans la bibliothèque d'André Panckoucke après sa mort en 1753. Vente effectuée à la bourse de cette ville, le 5 novembre 1753, Lille : P. Brovellio. Archives du Nord, tabellion 2930/93-96.
2. Suzanne Tucoo-Chala, *Charles Panckoucke et la librairie française, 1736-1798*, p. 55.
3. S.L.D. Louis Trénard (dir.), *Histoire de Lille*, tome III, Toulouse, éditions Privat, 1991, p. 127.
4. Manuscrit n° 460, p. 170-171, fonds Gaborria, bibliothèque municipale d'Alençon.



La Gazette du département du Nord prit ce titre après la création des départements. Archives départementales du Nord – Dossier « Fabriques » C180. (Photo Archives départementales du Nord).

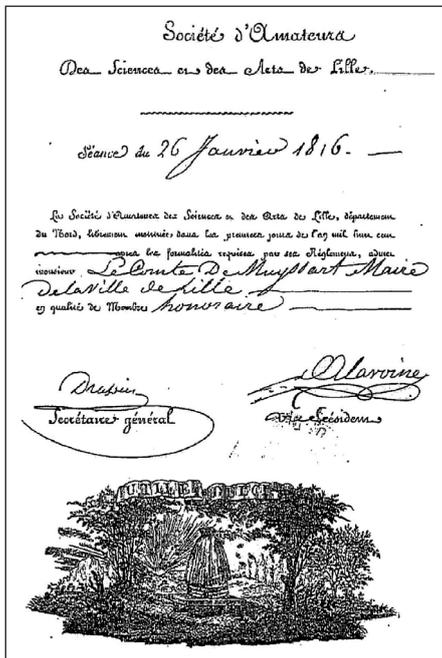
sur le document concernant la séance du 26 janvier 1816 de la Société d'Amateurs des Sciences et Arts de Lille, *magis amica veritas* (j'aime mieux la vérité), et in *laborare felicitas* (le bonheur dans le travail)...

G. D.  
Docteur en Histoire des sciences,  
Gilbert Dalmasso est membre de la Commission historique du Nord.

Dans un prochain article seront analysées la vie et l'œuvre de Charles Panckoucke.

**Ouvrages utilisés pour la rédaction de cet article**

- Suzanne Tucoo-Chala, *Charles Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1798*, thèse de doctorat du 3<sup>e</sup> cycle, soutenue à l'Université de Lille en janvier 1975, publiée aux éditions Marrimpouey Jeune, 1977. Archives départementales du Nord, cote 17.856.
- Frédéric Barbier, *Lumières du Nord, Notices prosopographiques*, « André Panckoucke, 1703-1753 », p. 404-407 ; « Charles Panckoucke, 1736-1798 », p. 408-410.
- Georges Lepreux, *Histoire et bibliographie de la presse dans le département du Nord*.



Ce document est un extrait de l'ouvrage d'A. de Norguet, *Histoire de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, 1802-1860, Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, N° série, tome 8, 1925. (Photo Archives départementales du Nord).

gie et en médecine, chanoine de la collégiale Saint-Pierre, ardent admirateur de Voltaire, et qui se consacra à la défense de la philosophie nouvelle en rédigeant notamment un article intitulé : « Justification de plusieurs articles du Dictionnaire encyclopédique », en 1760. Ce qui permet d'avoir un aperçu des orientations idéologiques de cette publication dont la direction fut assurée par son promoteur jusqu'au numéro 42, paru le 27 octobre 1762. Puis, l'imprimeur lillois Jean-Baptiste Henry en assura le relais, après le départ de Charles Panckoucke pour Paris, jusqu'au numéro 52, de 1763. Plusieurs années allaient ensuite s'écouler pendant lesquelles les Lillois ne disposèrent plus

# Journalistes en province

## au tournant de l'industrialisation de la presse

Dans ses *Promenades lilloises*, publiées en 1888, François Chon<sup>1</sup>, professeur d'histoire au lycée de Lille, note que la ville s'est «embellie à ne plus la reconnaître depuis un demi-siècle». Évoquant Vincent Leleux<sup>2</sup> et les périodiques imprimés sous la monarchie constitutionnelle, il regrette, un brin nostalgique, cette époque où «Lille n'était pas inondée de ces flots de limiers qu'une dizaine de journaux de toutes les nuances versent maintenant sur elle».

Avec le développement de l'alphabétisation, la démocratisation de la vie politique et l'arrivée de nouvelles technologies, le nombre des journaux s'est en effet multiplié dans les villes du Nord et du Pas-de-Calais. Et le temps n'est pas loin où d'autres titres, comme *Le Réveil du Nord* ou *La Croix du Nord* vont partir à la conquête de nouveaux lecteurs.

Ces périodiques affirment souvent leur spécificité dans leur sous-titre «les informations locales», «la chronique locale». S'adaptant à leur public, ils ouvrent leur «une» sur des nouvelles locales. Le journalisme littéraire ou politique cède la place au journalisme d'information. Anatole Willox, ancien rédacteur au *Courrier du Nord*, édité à Valenciennes, le déplorait déjà en 1883<sup>3</sup>: «accidents de voitures, suicides, histoire de chiens enragés, faits et gestes de MM. les mauvais sujets, tout cela était dévoré avec avidité». La tendance ne fait que s'accroître. Quelque vingt ans plus tard, pour justifier la création de son périodique, le propriétaire de *L'Avenir d'Auchel* le répète: «Le public est [...] friand [...] des petites nouvelles locales qui le touchent de plus près et font partie de sa propre vie.»

En s'industrialisant, le journalisme se professionnalise. Le temps n'est plus où les périodiques étaient réalisés par un directeur-rédacteur en chef-imprimeur ouvrant ses colonnes à toutes les bonnes volontés. Les rédactions comprennent souvent plusieurs rédacteurs écrivant autour de grandes tables et plusieurs reporters parcourant la ville. Loin du *Bel Ami*<sup>4</sup> de Maupassant ou du Rouletabille<sup>5</sup> de Gaston Leroux, en 1895, quelque

2 600 journalistes travailleraient ainsi en province. Qui sont donc ces publicistes qui donnent aux périodiques régionaux ou locaux leur contenu?

Réalisée essentiellement à partir des fiches de police sur les journalistes dans les années 1895-1896, cette courte étude n'a pas la prétention de vouloir dégager un portrait type du localier – ou plus simplement du journaliste en province à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>, – voire des typologies. Elle n'est pas basée sur un travail statistique qui reste à faire. Modestement, nous avons procédé par petites touches «impressionnistes» au fil de renseignements trouvés dans les archives ou les collections de journaux.

### ■ Une profession qui attire

La plupart des journalistes sont de bonne origine. Ils sont souvent issus de ces «couches moyennes» chères à Gambetta: fils d'officier, de secrétaire de mairie, et même de journaliste quand leur père est propriétaire d'un organe de presse. D'autres ont des parents rentiers ou propriétaires. Un reporter de *La Dépêche du Nord* est même fils de sous-préfet. Quant à Alphonse Colas, rédacteur avant la première guerre au *Réveil du Nord*, puis à *L'Écho du Nord*, il serait le petit-fils du sénateur inamovible Henri Wallon, et son père serait le peintre Alphonse Victor Colas, prix de Rome.

Ils ont fait des études, généralement secondaires: ils sont titulaires du brevet supérieur, du baccalauréat. Les journalistes qui ont commencé des études supérieures ou se sont inscrits en faculté ne sont pas rares. Quelques-uns se targuent d'être «ex-étudiant en lettres de la faculté d'État de Lille» sans que l'on sache si leurs études ont été sanctionnées par une licence. Le secrétaire de rédaction de *L'Écho du Nord*, Maurice Réal est, lui, licencié en droit, mais il n'est pas le seul. Lagrillière-Beauclerc, rédacteur principal au *Progrès du Nord*, aurait été étudiant en médecine. Ici et là, on en

trouve également qui sont passés par le petit séminaire et qui, souvent, travaillent... dans des journaux socialistes. Même en province, le journalisme semble doté d'un certain pouvoir d'attraction. D'autant que certains ont déjà exercé une profession. Ceux-là viennent de l'enseignement: ils ont été instituteur public ou privé, répétiteur. Probablement pion, la police ne manque jamais de rapporter quelques anecdotes savoureuses voire scabreuses, sur leur expérience de surveillant. Leur passage dans l'enseignement fut parfois long, Louis Roselle opte pour le journalisme après son engagement décennal<sup>6</sup>.

La police suscite également des vocations de localiers: Paul Vanhoucke était inspecteur de la police des chemins de fer, Despretz est secrétaire du commissaire de police de Lille lorsqu'il est embauché en 1901 au *Progrès du Nord*. Il est d'ailleurs soupçonné d'avoir «donné des notes confidentielles destinées au préfet» à des journalistes du *Réveil du Nord* et de *L'Humanité*<sup>7</sup>. En 1905, le rédacteur-gérant du *Journal du Peuple* à Liévin, Guérin, est un ancien commissaire de police de Nantes, etc.

Le Livre fournit aussi quelques éléments. Reporter du journal *L'Écho douaisien* et correspondant de *La Dépêche du Nord*, Arthur André est un ancien compositeur typographe de *La Gazette de Douai*. Sirène, reporter à *La Croix du Nord*, a débuté à l'imprimerie. En 1895, Gustave Deverney cumule les fonctions de typographe et de rédacteur au *Réveil du Nord*.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les rédactions comprennent souvent deux catégories de journalistes: des rédacteurs et des reporters. La distinction est souvent difficile à faire entre les deux métiers et n'existe pas dans les petits hebdomadaires locaux où les rédactions sont maigres. Le portrait que dresse la police du reporter est souvent moins flatteur que celui qu'elle donne du rédacteur. Sa «besogne, écrit-elle, en 1895, à propos de l'un des reporters de

## Journalistes en province au tournant de l'industrialisation de la presse

*La Croix du Nord*, consiste à faire des enquêtes pouvant donner lieu à des articles politiques à sensation dont il aurait été l'auteur». La même source note qu'ils sont «sans instruction», même si certains sont «fort intelligents». Et c'est du bout des lèvres que le commissaire de Lille lâche à propos d'un autre reporter de *La Croix du Nord*: «Il a une petite instruction». Certains seraient, toujours selon la police, incapables de rédiger eux-mêmes un article. Ainsi, à Dunkerque, soupçonne-t-elle Charles Bolvin, reporter au quotidien *Nord-Maritime*, d'être «le prête-nom des réactionnaires qui veulent calomnier sans se faire connaître» et surtout «ne veulent pas risquer une condamnation». Louis Vanroye, reporter à *La République libérale* d'Arras puis à *L'Écho du Nord* qui a fait ses études au collège Saint-Jean – sans que l'on sache, là aussi, jusqu'à quel niveau – est-il une exception? On pourrait le croire.

Généralement, le tempérament des reporters ne les porterait guère à l'effort. Les qualificatifs peu flatteurs se suivent dans les rapports des fonctionnaires: «paresseux» «ivrogne». Passant souvent d'un titre à un autre, la police en conclut que leurs convictions politiques sont variables. Elle leur reconnaît volontiers une qualité: ils sont «dégourdis». Jean Boulogne qui officie depuis dix ans à la rédaction du *Progrès du Nord* est qualifié en 1895 «d'un des plus adroits reporters de la presse lilloise». L'homme a été directeur d'un petit journal *Les Saisons* et il est toujours rédacteur en chef d'une revue *Lille Artiste* qui lui rapporte, ainsi qu'à son associé, un millier de francs par an. Le reporter du journal *L'Écho douaisien* Arthur André serait «très roublard», mais, reconnaît le commissaire de Douai, c'est «un collaborateur précieux et dévoué pour les journaux qui l'occupent».

Les pratiques de ces journalistes ne seraient cependant pas toujours très morales. Un exemple! Pour obtenir une bonne information, un reporter du quotidien conservateur *La Dépêche du Nord* «sait user de grand moyen (sic): l'argent. Il a l'ordre de ne pas hésiter devant une pièce de 20 F».

Devant ces remarques, on ne peut, bien sûr, pas faire abstraction du contexte



Caricature d'un reporter parue dans *La Croix de Roubaix-Tourcoing* le 24 août 1904. Le reporter est souvent représenté portant la redingote et le haut-de-forme.

politique de l'époque où la République et l'Église s'affrontent. Selon que le journaliste est républicain modéré, clérical ou socialiste, le regard de la police semble différent. Un républicain convaincu est souvent «très honnête, intelligent, sérieux», comme le sont Henri Dugardin et Raymond Lejeune de la feuille républicaine *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing*. Au contraire, les réactionnaires sont généralement «peu estimés» et d'une «intelligence médiocre». À l'exemple d'Arthur Spa, du *Journal de Bourbourg*, cité par le sous-préfet de Dunkerque, leur «rôle consiste à prêter [leur] nom aux réactionnaires anonymes qui ne cessent d'attaquer et de vilipender tout ce qui se dit franchement républicain». Il n'est bien sûr pas question de généraliser à partir de la consultation de quelques dizaines de fiches. Deux interrogations s'imposent pourtant. D'une part, la notoriété du journal détermine-t-elle celle des reporters ou l'appréciation de la police sur ces reporters? Les journalistes du *Journal de Roubaix* sont conservateurs voire réactionnaires, mais la police leur reconnaît une belle discrétion, «une conduite régulière», voire «une bonne éducation». D'autre part, dans les petites villes, la police ne trouve guère à dire sur leur conduite et se contente de noter que le reporter est «généralement bien vu», «n'est l'objet d'aucune

plainte», «ne se fait pas remarquer», ne relevant que des concubinages ou des faits d'ivrognerie. Elle qualifie même, Léon Marc, rédacteur en chef de *L'Indépendant de Cambrai*, de «brave homme».

Les mœurs des journalistes sont cependant loin d'être policées. Les invectives sont fréquentes et les rivalités entre journaux de sensibilités différentes amènent parfois à des extrémités. On n'hésite pas à croiser le fer, discrètement,... de l'autre côté de la frontière. D'autres ont des méthodes plus directes. Alexandre Tubert, rédacteur en chef au *Phare de Dunkerque*, n'hésite pas à faire le coup de poing. En 1897, il rosse Elisée Polvent du *Torpilleur*. C'est donc également pour apaiser les relations entre journalistes de titres rivaux qu'est créée l'Association des journalistes professionnels du Nord.

Dans leur vie privée, les journalistes sont-ils plus «libres» que le reste de la population? Il faut encore une fois se garder de généraliser, mais cette remarque à propos de Léon Gobert, secrétaire général de *L'Écho du Nord* dont chacun loue les qualités professionnelles, le laisserait croire: «comme la généralité des journalistes, il vit en concubinage». À moins que ces propos «perfidés» ne soient à imputer à une police qui n'apprécie guère les journalistes, habituée qu'elle a été pendant des décennies à traquer tous leurs propos, leurs faits et gestes.

### ■ Le journalisme mène à tout...

Beaucoup de journalistes semblent impécunieux. Certes, un rédacteur en chef et un secrétaire de rédaction gagnent correctement leur vie, mais la masse ne vit pas dans l'aisance. Selon la police, son salaire «ne suffit pas». Après une dizaine de mois à *L'Écho du Nord*, Vanroye gagne 125 F par mois, soit guère plus qu'un instituteur stagiaire qui a un traitement annuel de 1200 F par an<sup>8</sup>. Pioteix, qui arrive au *Réveil du Nord* avec une expérience au *Progrès de Lyon*, touche 150 F comme la majorité des journalistes du quotidien socialiste lillois. La situation des reporters est la moins enviable: «ils gagnent peu» remarque laconiquement la police. Dans les petites villes, leur existence est proche de la misère. En 1895, Anatole Dormy, ancien économiste

## Journalistes en province au tournant de l'industrialisation de la presse

de l'hospice de Condé-sur-l'Escaut qui «collabore» à *l'Éclaireur*, est dans «une situation pécuniaire difficile et vit d'une petite rente allouée à sa mère». Henri Deladerrière rédacteur à *l'Union amandinoise*, «n'a, selon la police, pas réussi et se trouve peut-être dans la gêne». Dans les hebdomadaires locaux, seuls ceux qui cumulent les fonctions d'imprimeur et de rédacteur, ont une situation «aisée» comme la famille Legru, propriétaire de *L'Écho amandinois*.

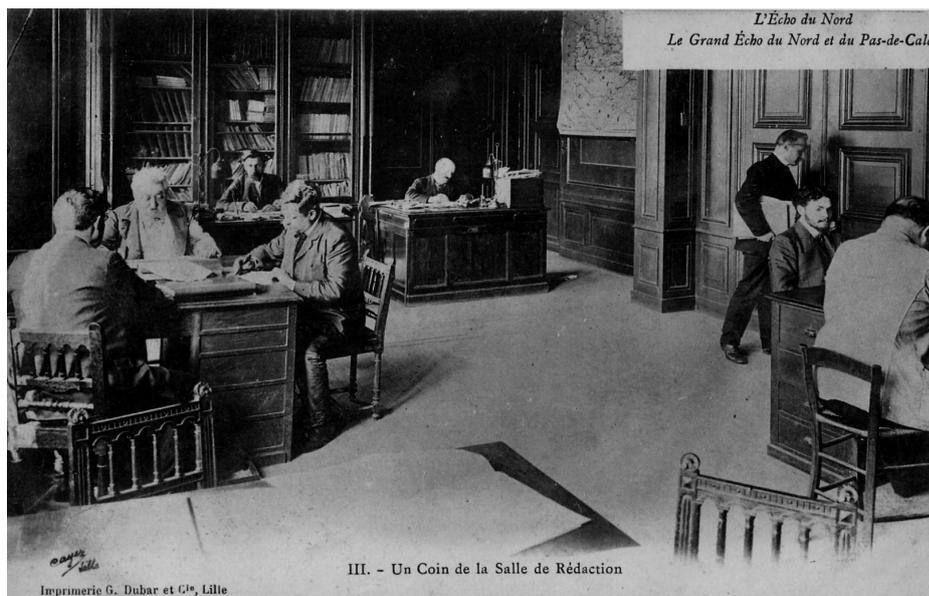
Même les plus favorisés éprouvent des difficultés financières, surtout s'ils prétendent vivre bourgeoisement. En 1896, le rédacteur principal du *Progrès du Nord* qui gagne 6000 F par an «a des dettes, environ 10000 F à Lille». Alors que la plupart des reporters n'ont, comme Arthur André plusieurs fois rencontré, «pour vivre que le produit de [leur] travail», des rédacteurs ont à côté de leur métier une activité littéraire et publient des livres, le plus célèbre d'entre eux étant probablement Hippolyte Verly. En 1893, il quitte son poste de directeur de *L'Écho du Nord* pour se consacrer uniquement à l'écriture.

Les belles évolutions de carrière existent mais sont probablement l'exception. Instituteur de formation, Louis Roselle, déjà rencontré, commence sa carrière journalistique comme reporter à *L'Écho du Nord*, il devient chef des informations locales et régionales puis il est embauché deux ans plus tard comme rédacteur en chef du journal du président du Conseil, Alexandre Ribot, *Le Mémorial artésien* à Saint-Omer. Beaucoup de débutants ne trouvent pas dans la carrière la satisfaction attendue et n'y font qu'un bref passage.

Les journalistes qui accèdent aux plus hautes responsabilités dans un titre sortent rarement du rang. Nommé rédacteur en chef à *L'Écho du Nord* en 1893, Émile Ferré vient de *L'Avenir de la Mayenne*, dirigé par son beau-père. En 1921, il est associé à la direction du quotidien lillois. Le rédacteur en chef du *Progrès du Nord* Georges Robert a déjà un long passé de journaliste. Il débute dans la carrière à *L'Union libérale* de Tours. Puis quittant sa ville natale, il passe par *La Charente* d'Angoulême, *Le Progrès* de Limoges, *Le Patriote* d'Angers, *L'Avenir de*

*l'Orne* à Alençon. Enfin il collabore au *Petit Nord* des frères Simon, quand le 1<sup>er</sup> décembre 1891, il succède à Claude Cazes comme rédacteur en chef du *Progrès*. Une exception de taille, Gustave Dubar ! Remarqué en 1873 par Hippolyte Verly, rédacteur en chef de *L'Écho du Nord*, qui avait probablement déjà une idée sur l'avenir de ce jeune homme intéressé par les ques-

secrétaire général de *L'Écho du Nord*. Selon le mot attribué à Alphonse Karr, le journalisme mène à tout à condition d'en sortir. Licencié en droit, Albert Basquin, après des débuts d'avoué, est reporter à *La Croix du Nord*. Rapidement, il s'aperçoit que le travail ne correspond pas à ses ambitions, et préfère quitter le quotidien catholique. La rédaction de *L'Écho du Nord* s'en-



Carte postale faisant partie d'une série éditée par *L'Écho du Nord* et représentant la salle de rédaction du journal.

tions économiques, il dirigera le journal quelque vingt ans plus tard. Des journalistes ont des ambitions politiques. Parfois modestes, se contentant de siéger au sein du conseil municipal comme Verly. Plus vastes pour d'autres, poursuivant ainsi la tradition des Frédéric Degeorge, rédacteur en chef du *Progrès du Pas-de-Calais*, député à l'assemblée constituante de 1848, Gustave Masure, rédacteur en chef du *Progrès du Nord*, député en 1876. Le socialiste Henri Ghesquière, marchand de journaux, collaborateur de plusieurs titres : *Le Travailleur*, *Le Réveil du Nord*, etc., est conseiller municipal, puis conseiller général et enfin député en 1906. La police prêta à Gustave Dubar l'envie de devenir sénateur. Il n'a cependant appartenu à aucun parti et n'a participé à aucune campagne électorale comme candidat. Ce n'est pas le cas de son collègue Henri Langlais, directeur de *La Dépêche du Nord* qui se présente aux élections législatives de novembre 1919, tout comme Léon Gobert, ancien

orgueilleit d'avoir compté «longtemps» parmi les siens Claude Clément Buellet nommé sous-préfet de Montreuil-sur-mer, en 1894, à l'âge de 33 ans. L'homme accomplit ensuite une belle carrière dans la préfectorale puis comme trésorier-payeur. Courantes sont les carrières hachées : on entre dans un journal, on embrasse une autre profession, on revient dans un autre quotidien, et plusieurs fois dans sa vie. Journaliste à *L'Écho du Nord* jusqu'en 1891, H. Vehl prend la direction du Grand-Théâtre de Lille pour une saison. Après avoir dirigé d'autres théâtres, il revient au journalisme, collaborant à plusieurs publications lilloises et agences parisiennes. La police note plusieurs cas «d'instabilité professionnelle» qui reflètent probablement la précarité régnant au sein de la profession. Combien de journalistes de la région tentèrent-ils l'aventure parisienne ? Les fiches de la police ne nous sont là d'aucun secours. À titre d'exemples, citons au moins deux cas. Secrétaire de rédac-

## Journalistes en province au tournant de l'industrialisation de la presse

tion à *L'Écho du Nord*, Arduin-Dumazet, après un passage comme directeur politique à *La Charente*, collabore au quotidien *Le Temps*, il est surtout l'auteur de *Voyages en France* qui compte une soixantaine de volumes. Rédacteur en chef de *L'Avenir du Pas-de-Calais*, Louis Huyghe<sup>9</sup>, l'un des fondateurs de l'Association des journalistes professionnels du Pas-de-Calais, sera, après la guerre, journaliste au *Petit Parisien*.

### ■ Encore beaucoup d'amateurs

Les titres se multiplient et le journalisme est devenu un métier, cependant des périodiques n'ont pas les moyens d'employer un journaliste professionnel. Beaucoup de rédacteurs ne sont que «des amateurs de littérature» comme l'écrit, en décembre 1876, Louis Frédéric, le propriétaire de *La Gazette de Béthune*, en rendant hommage à ses «collaborateurs habituels, qui, [...] n'ont cessé de faire preuve du plus généreux dévouement», qu'ils soient «chroniqueur de la police correctionnelle» ou poète patoisant. Ailleurs, la présence d'un seul professionnel ne suffit pas pour «boucler» le journal et ce journaliste est souvent secondé par des amateurs. Lors des débuts du *Petit Béthunois*, en 1882, la plupart des rédacteurs sont des «amateurs» selon l'expression du président des actionnaires.

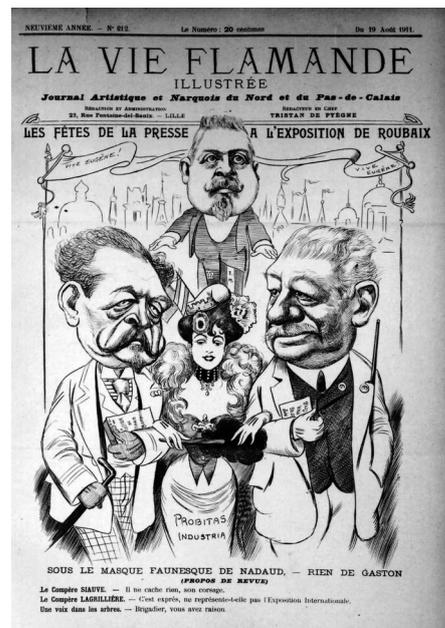
Des périodiques politiques sont toujours réalisés par des sympathisants gagnant leur vie dans un autre secteur. Le rédacteur en chef du *Patriote de l'Artois*, Charles Bernard est directeur de banque. En 1897, Charles Frans qui cumule les fonctions de rédacteur en chef dans les hebdomadaires de l'imprimeur Plouvier *Le Petit Lensois*, *Le Journal d'Hénin-Liétard*, *Le Journal de Carvin* est agent d'assurances, président de l'Union commerciale de sa ville. Membre de l'Académie d'Arras, il est l'auteur de plusieurs ouvrages. C'est aussi un militant politique, républicain libéral pour qui ses titres doivent servir sa cause. Il se flatte de rappeler que son journal «est entièrement rédigé par d'humbles profanes qui n'ont rien de journalistes de carrière, du "professionnel". Ceux qui écrivent ici appartiennent pour la plupart au monde des affaires et le temps qu'ils

consacrent à traiter de leur mieux de telle ou telle question, c'est du temps qu'ils volent à leurs occupations quotidiennes ou tout au moins au repos qu'ils auraient bien gagné après les tracas d'une journée de travail.

À ce point de vue, cette feuille où aucun collaborateur n'est payé, pas même le rédacteur en chef, est et restera un curieux essai d'un journalisme spécial : le journalisme amateur. » Une déclaration qui doit agacer pas mal de professionnels qui souhaiteraient la disparition de ce journalisme amateur. Parfois placés sous la direction d'un permanent, les journaux de parti qui se développent après 1905, comptent bien sûr sur les militants et sur les élus pour remplir leurs pages. Combien de fois n'entend-on ce permanent se plaindre du peu de volonté des députés pour fournir un article, préférant à leur feuille militante une tribune dans un grand quotidien régional. Le député-maire de Lens, Émile Basly, est plusieurs fois montré du doigt pour sa collaboration rétribuée au *Réveil du Nord*, souvent au détriment du journal de la fédération socialiste du Pas-de-Calais. Parmi les «amateurs», les fonctionnaires sont très recherchés pour la position privilégiée qu'ils peuvent occuper dans un ministère ou dans une administration. Fernand Lefranc fit ainsi une double carrière au sein du ministère de l'Intérieur et du journal radical *Le Petit Béthunois*. Né à Béthune, il collabore dès 1887 au *Petit Béthunois* dont il devient rédacteur en chef en 1895. Fondateur de la fédération radicale du Pas-de-Calais dont il est secrétaire jusqu'en 1913, il poursuit aussi une carrière de fonctionnaire. Est-il victime de la campagne que les journalistes professionnels mènent contre les «amateurs»? Il interrompt sa collaboration avec *Le Petit Béthunois* pendant huit ans pour ne la reprendre qu'après sa mise à la retraite de la fonction publique en février 1919. Lefranc n'est bien sûr pas une exception. *Le Journal de Lillers* a comme collaborateur un rédacteur au ministère de l'Intérieur. D'autres occupent des positions moins élevées, mais tout aussi intéressantes pour le périodique dont ils sont le rédacteur. Élie Évin du *Journal du Peuple* est probablement employé par la mairie de Liévin.

### ■ Épouser les passions, saluer jusqu'à terre

Les journaux parlent peu d'eux-mêmes. Il est donc peut aisé de connaître les conditions de travail de ces journalistes de province à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Là encore il faut souvent s'en remettre aux notes adressées par un commissaire de police au préfet de son département. Les quelques remarques venimeuses faites par un fonctionnaire ne peuvent suffire à généraliser sur leurs us et coutumes ou pratiques professionnelles? Parce que Duburcq, reporter successivement au *Petit Nord* et au *Progrès du Nord* à Lille, faisait «ses articles au café entre deux parties cartes» faut-il en conclure que cette pratique est celle de tous les reporters?



Caricature des journalistes Siauve-Évausy et Lagrillière-Beauclerc, à l'exposition internationale de Roubaix en 1911, parue dans le journal satirique *La Vie flamande illustrée*.

Nous éviterons de tirer des conclusions hâtives à partir de quelques exemples. Qu'ont d'ailleurs en commun un régional comme *Le Grand Écho du Nord* et sa dizaine de journalistes permanents ou *Le Télégramme de Boulogne* qui, lors de sa fondation, compte déjà outre le rédacteur en chef, cinq «rédacteurs ordinaires» et deux reporters, avec un hebdomadaire réalisé par un publiciste unique à qui prêter main-forte quelques bénévoles. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'organisation du journal de Gustave Dubar suscite l'admiration : «elle est parfaite, toute marche avec un ordre et une méthode qui indi-

## Journalistes en province au tournant de l'industrialisation de la presse

quent une main expérimentée». Et le commissaire de Lille d'ajouter à l'intention de son ministre ce qui, sous sa plume, est peut-être le compliment suprême: «C'est un vrai ministère...» Tout semble respirer ce que Marc Martin appelle «la militarisation des relations de travail<sup>10</sup>». Nous sommes loin d'un *Réveil du Nord* à la peine en 1895: «Au fond d'une cour de quelques mètres carrés s'ouvraient les bureaux du rédacteur en chef et de la comptabilité, au travers des carreaux cassés on apercevait des sièges et des tables poussiéreuses au milieu d'un désordre qui dépeignait bien la situation...»

Les pages spéciales sorties par les «grands quotidiens» à l'occasion de tel ou tel événement: anniversaire, arrivée de nouvelles rotatives apportent de précieux renseignements sur les installations ou le personnel, mais en restent souvent à l'autocélébration et révèlent peu sur les journalistes. Plus diserts sont les journaux militants sur leurs conditions d'existence – Bernard Grelle reviendra dans un prochain numéro sur celles des journaux anarchistes, notamment ceux édités par Benoît Broutchoux. Jean Piat<sup>11</sup> décrit le travail de Charles De Brabander, animateur du journal socialiste roubaisien *La Bataille*: «Venu à Roubaix s'installer cabaretier-barbier, rue des Longues-Haies; c'est sur un coin de table de son salon de coiffure, entre deux barbes ou de coupes de cheveux qu'il écrit ses

chroniques; il signe tantôt de son nom, tantôt de l'un de ses pseudonymes...»

Les témoignages directs de rédacteurs professionnels sont rares à cette époque, encore plus lorsqu'il s'agit de journalistes travaillant en province. Le document laissé par Anatole Willox, rédacteur au *Courrier du Nord* à Valenciennes<sup>12</sup>, est donc précieux.

«C'est une mélancolique profession que celle de rédacteur en chef d'un journal de province», note-t-il. Et de s'expliquer: «En chef – quelle ironie! – la rédaction ne se compose que de lui tout seul et d'une paire de ciseaux, ses fidèles collaborateurs!», «Trois ou quatre journaux de Paris, habilement découpés, suffisent à composer l'article de fond – le plat de résistance – quand il n'arrive pas tout confectionné d'une agence de Paris». Willox affirme bien l'importance de la chronique locale pour les lecteurs des périodiques. Comparant le journaliste au funambule Blondin traversant les chutes du Niagara sur une corde raide<sup>13</sup>, il insiste sur la position difficile du localier: «il faut ménager les amours-propres, épouser les petites passions locales, saluer jusqu'à terre les grands hommes qui tiennent le haut du pavé». Le localier a-t-il des opinions? «Il est sage de les garder pour soi». Des idées? «On est tenu de leur mettre un bonnet de coton». D'ailleurs, la police n'accorde «aucune influence sur la population» aux localiers. Ce qui

prime, c'est la quatrième page, celle des «annonces en tout genre» «la page en or, elle rapporte plus à elle seule que les trois autres ensembles».

Dans ce tableau désabusé du journalisme, Willox réserve ses flèches les plus empoisonnées au propriétaire du journal. Vénal, il évalue «en pièces de cent sous l'excellence de la cause soutenue par son journal». Une affirmation qui conforterait les propos de la police qui ponctue certains de ses rapports par cette remarque «va là où l'intérêt pécuniaire l'appelle». Intéressé, le directeur du *Courrier du Nord* se ferait, selon Willox, «le fidèle défenseur des partis triomphants». Il ne serait pas le seul. Dans la même ville, la police note que *L'Impartial*<sup>14</sup> «a toujours été pour le gouvernement existant quel qu'il soit».

La Première Guerre mondiale marque une rupture, beaucoup de journaux disparaissent, les grands régionaux se développent. Les rédactions se hiérarchisent, les journalistes ressentent de plus en plus leur statut de salarié, confient la défense de leurs conditions de travail à un syndicat. Le tirage global des journaux de province rattrape celui des journaux de Paris. Les régionaux sont devenus indispensables grâce à leurs localiers qui apportent aux lecteurs cette information qu'on n'appelle pas encore «proximité».

Jean-Paul Visse

1. François Chon, *Promenades lilloises*, Lille, L. Danel, 1888.

2. Vincent Leleux est le fondateur de *L'Écho du Nord* en 1819.

3. Anatole Willox, *Le Journalisme en province*, Paris, J. Brare, 1883, 127 p.

4. Cette histoire écrite par Maupassant parut en feuilleton en 1885. Victor Duroy, bel ami, est un homme sans scrupule qui, grâce à un ami, entre dans un journal qu'il finit par acheter.

5. Journaliste, Gaston Leroux publie, également en feuilleton, *Le Mystère de la chambre jaune* en 1907. Son héros est un reporter, «figure du Sherlock Holmes du journalisme», selon l'expression de Christian Delporte, dans *Les Journalistes en France 1850-1950*, Seuil, 1999, p. 171.

6. Après leur entrée à l'école normale, l'État prenant en charge leur formation, les élèves-maîtres s'engageaient à enseigner pendant dix ans.

7. Tous les renseignements utilisés pour cet article proviennent des séries 1T, M des AD Nord ou AD Pas-de-Calais, ou d'articles de journaux faisant partie des collections de ces archives.

8. Jean Vial, *Les Instituteurs. Douze siècles d'histoire*, Jean-Pierre Delarge, 1980, p. 200. Selon Antoine Prost, les traitements des instituteurs, en 1891, s'échelonnent entre 800 et 2000 F par an alors que les ouvriers mineurs gagnent en moyenne 1200 F. (Cf. *Histoire générale de l'enseignement en France*, Armand Colin, 1983, p. 380)

9. Louis Huyghe est le père du futur académicien René Huyghe.

10. Marc Martin, «Journalistes parisiens et notoriétés vers 1830-1870. Pour une histoire sociale du journalisme», *Revue historique*, 1981, n° 589, p. 31-74.

11. Jean Piat, *Jean Lebas, de la Belle Époque à la Résistance*, Paris, p. 89-90. Cité par Bernard Grelle, *Catalogue commenté de la presse roubaisienne 1829-1914*, Les Cahiers de Roubaix, n° 10, mars 2004, p. 186.

12. *Ibidem*.

13. Quand Willox écrit son livre, Charles Blondin est une véritable légende vivante. Né de son vrai Jean-François Gravelet à Hesdin dans le Pas-de-Calais, il a traversé pour la première fois les chutes du Niagara sur un fil en 1859. Au total, il les traverse dix-sept fois. Retiré en Angleterre, il continue ses exhibitions un peu partout.

14. Dirigé avant la révolution de février 1848 par Charles Delescluze, *L'Impartial de Valenciennes* était à l'époque marqué à gauche.

# Localier des années 50

En vaillant petit soldat, je me suis engagé dans la grande armée des journalistes professionnels le 1<sup>er</sup> février 1949. J'allais avoir 19 ans. L'année suivante j'obtenais la carte de presse avec le numéro 11 908. C'était l'après-guerre, une époque encore précaire où l'on venait tout juste d'oublier les cartes de ravitaillement. La Reconstruction balbutiait. La France trébuchait en Indochine et la moitié Est de l'Europe étouffait sous la dictature communiste.

J'avais toujours voulu être journaliste. Les moyens financiers de ma famille ne me permettaient pas l'accès à l'École supérieure de journalisme de Lille. Qu'importe ! J'avais dévoré Simenon et découvert ses premiers pas dans la profession à Liège. Je me devais de l'imiter, toutes proportions gardées.

## ■ Correspondant local de presse

C'est la raison pour laquelle j'étais devenu correspondant local de presse. Un travail bien peu glorieux qui ressemblait à celui d'un facteur, mais à l'envers.

Chaque soir, après huit heures passées dans un bureau d'une entreprise textile, j'appuyais sur les pédales de « mon vieux clou ». Il s'agissait de rallier les mairies de Mons-en-Barœul, de Marcq ou de la Madeleine pour rafler au passage les communiqués municipaux, les avis des sociétés, les listes d'état-civil, etc. Parfois je me hasardais dans les commissariats où je faisais souvent chou blanc. Malgré ma carte d'accréditation, la police ne me faisait pas confiance.

À l'époque, sur la place de Lille, paraissaient cinq quotidiens : *La Voix du Nord*, *Nord-Éclair* (esprit MRP), *Nord-Matin* (socialiste), *Liberté* (communiste) et le quotidien catholique *La Croix du Nord*. Ils ne sortaient que sur huit pages, restriction de papier oblige. Il n'était donc pas question de « pisser de la copie » pour ne s'en tenir qu'aux informations essentielles.

Le 1<sup>er</sup> février 1949, un poste venait de se libérer à *La Croix du Nord*, le seul quotidien régional qui avait gardé son titre car il avait cessé sa parution pendant les années d'occupation.

Installé dans les vétustes locaux du 15 rue d'Angleterre, dans le Vieux-Lille, il tirait à quelque 40 000 exemplaires et le diable par la queue. Il diffusait six éditions sur trois diocèses, celui de Lille, de Cambrai et d'Arras. Le crucifix qui ornait le titre venait de disparaître. Des catholiques, outrés, estimaient qu'il était offensant que la « une » serve à un autre usage, de nature indécente, que celui de la lecture. Bref ! Ce journal, malgré son manque de moyens financiers et le nombre réduit de ses collaborateurs, présentait bien, était respecté et supportait la comparaison avec ses confrères mieux lotis.

## ■ Des semaines harassantes

Je fus embauché comme localier-faits-diversier, c'est-à-dire l'homme à tout faire, à tout voir, à tout rapporter en respectant les règles déontologiques de la profession.

La tâche du localier consistait à suivre les assemblées générales des sociétés locales, les cérémonies officielles qu'elles soient religieuses ou civiles, les manifestations syndicales et les défilés militaires, à ratisser tout ce qui faisait la vie de tous les jours, sans oublier les accidents, les délits et les incendies piqués dans les procès-verbaux des policiers et des gendarmes.

De plus, dans la capitale des Flandres, il nous fallait rendre compte des séances du conseil général, du conseil municipal de Lille et des principales communes de l'arrondissement quand il y avait du grabuge en perspective.

Vaste programme, comme aurait dit le général de Gaulle. Ce qui faisait de la suite des jours, des semaines harassantes où l'on n'avait guère le temps de souffler. C'était la course-poursuite en permanence !

À l'époque où j'entrais dans la profession, les journalistes œuvraient six jours sur sept. Hormis les secrétaires de rédaction chargés de corriger et de calibrer les articles pour la mise en page qui avaient des horaires bien précis (souvent l'après-midi et de nuit), les localiers, eux, ne comptaient pas leurs heures.

Ils travaillaient tous les dimanches (l'agenda croulait sous les réunions des

clubs, comités, groupements, partis et sociétés) et récupéraient un jour dans la semaine. Moi, c'était le vendredi ! J'en profitais pour rassembler mes idées, faire le point sur une enquête plus personnelle et dénicher des sujets d'interview plus valorisants.

À la locale Lille de *La Croix du Nord* nous étions quatre journalistes dirigés par Gaston Mesnil, un ancien combattant, moustache blanche bien coupée dans un visage taillé à coups de serpe. Les autres quotidiens disposaient d'équipes beaucoup plus fournies (sauf *Liberté* à la même enseigne que nous) de huit et dix éléments, chacun ayant une affectation bien précise.

La journée du localier commençait, vers 10 heures du matin, par la lecture des journaux concurrents. Pour découvrir chez les autres les informations que nous n'avions pas chez nous. Ça arrivait parfois. Il fallait tout de suite « démarquer », comme on disait, en ayant pris soin de vérifier que cette information était véridique. Ce fut le cas pour l'annonce du décès subit d'Édouard Degryse, chef des informations à Radio-Lille, un mauvais plaisant jaloux ayant téléphoné la nouvelle à trois des quotidiens, dont *Nord-Éclair* qui en avait fait un gros titre.

Je fus fort aise de dénoncer la supercherie macabre en rectifiant « Mort-éclair » d'Édouard Degryse. On en a beaucoup ri dans les rédactions, sauf à *Nord-Éclair* naturellement. C'était de bonne guerre ! quoi qu'il en soit, il existait une certaine confraternité dans le milieu des localiers lillois qui ne pouvaient être partout à la fois.

Il m'arrivait souvent, le lundi matin, de retrouver mes confrères des autres journaux au « bar de l'Écho » pour leur donner les informations glanées dans les cinq ou six assemblées dominicales auxquelles ils n'avaient pas eu l'occasion d'assister. À charge de revanche, naturellement.

Les localiers de *La Croix du Nord* ne disposaient pas d'un bureau particulier. Ils grattaient la copie sur une longue table de bois verni dans une immense salle qui donnait sur une cour intérieure assez sombre. Nous avons rédigé, à la main, avec un stylo d'abord et un crayon à bille ensuite (le Bic est arrivé avec le début de la guerre de Corée) sous une lumière électrique dispensée

## Localier des années 50

par des lampes puissantes qui faisaient mal aux yeux.

L'après-midi, avant de partir pour « les tournées », les confrères des Informations générales venaient nous rejoindre vers 14 h 30 et s'emparaient des dépêches de l'AFP qu'ils étalaient sur cette table, selon leur importance et leur sujet : France, Étranger, Politique, Économie, etc. C'était la bagarre pour l'espace vital comme pour s'emparer des téléphones de bakélite noire. Il n'y en avait que deux pour toute la rédaction.

Fort heureusement, nous avions le grand avantage d'être relié, à Lille, à un central qui permettait l'auto-communication. Des années après, j'ai encore connu au *Courrier picard*, à Abbeville, l'appareil à agiter frénétiquement pour obtenir la petite demoiselle du standard qui branchait le correspondant à l'aide de fiches et qui vous faisait perdre un temps précieux.

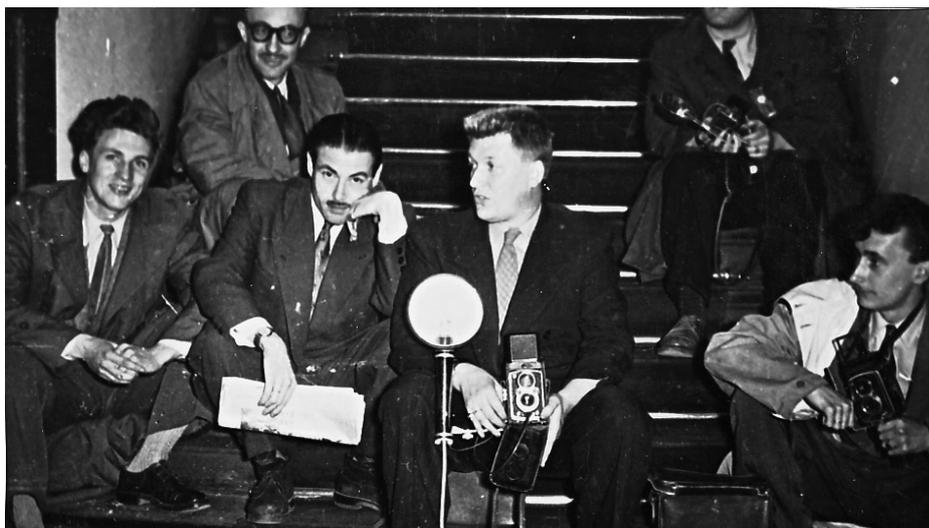
### ■ Le localier polyvalent

Au début de l'après-midi, les localiers partaient sur le terrain, chacun à la rencontre des informateurs censés nous fournir « la pâte humaine » comme le disait Simenon. Le grand agenda de moleskine noire fixait les conditions journalières de chacun.

Il n'était pas question de compter ses heures, évidemment. Un journaliste n'a pas d'horaire sauf peut-être pour les secrétaires de rédaction qui quittaient leur chaise lorsque les pages de leur édition étaient bouclées.

Je n'ai jamais compté le temps passé à écouter des discours lors des remises de Légion d'honneur, de la Ligue du Bien public ou de Saint-Grégoire-le-Grand, ces « hochets de la vanité » qui se distribuaient à longueur d'année. Jamais compté aussi les heures endurées lors de colloques ou de réunions syndicales dans la fumée bleue des pipes et des cigarettes où le dernier rang des auditeurs ne parvenait pas à distinguer les traits de l'orateur à la tribune.

J'ai passé des soirées à suivre les conférences des Foyers de culture, de la Société de géographie, de l'Alliance française ou de la Ligue maritime et coloniale. Je me cultivais, certes et j'aimais çà, même s'il fallait griffonner trente à quarante lignes sur un bloc-notes grand format appuyé sur mes genoux et dans le halo incertain fourni



Savoir attendre... une vertu partagée par tous les localiers lillois des années 50.

par les spots de la scène. La raison pour laquelle j'essayais d'être en avance pour occuper les premières rangées, on y voyait plus clair.

### ■ Un métier à surprises

Je me souviens de mon premier « papier » comme si c'était hier. C'était la relation de l'assemblée générale des « Pêcheurs à la ligne » de l'arrondissement de Lille qui se tenait dans une des salles du Conservatoire, place du Concert. Je ne connaissais absolument rien à l'art de lancer le bouchon dans les eaux des rivières du secteur, pas plus des règlements qui gouvernaient les chevaliers de la gaule. En fin de séance, le secrétaire fédéral vint à mon secours pour un compte-rendu impeccable. J'avais passé quatre heures pour accoucher de cinquante lignes.

Ce fut ma première surprise. Une autre de taille survint quand il me fallut rendre compte d'une présentation de mode chez le couturier lillois Paul Cognet. À *La Croix du Nord*, il n'y avait qu'un élément féminin dans la rédaction. Il se nommait Geneviève Honoré. Très aimable consœur, elle dissertait principalement sur des sujets de religion, de morale ou des problèmes du couple – alors qu'elle était célibataire – mais n'abordait jamais la haute couture ! Ce n'était pas son rayon.

Ce n'était pas le mien non plus, évidemment. Mais étant le dernier arrivé à la rédaction et étant le plus jeune, il m'incombait de remplir toutes les tâches, les plus singulières comme les plus saugrenues.

Je m'en tirais, avec élégance, grâce aux conseils avisés d'une rédactrice spécialisée de *Nord-Matin* à laquelle j'ai voué une éternelle reconnaissance. Hélas, je l'ai perdue de vue et je n'ai pas eu la même chance quand il fallut assurer, ensuite, la présentation des modèles d'un autre couturier Daniel Pollet. Les lectrices du journal ne m'ont pas adressé de blâmes. J'en ai essuyé pourtant et j'en parlerai plus loin, mais pour d'autres raisons.

### ■ La critique théâtrale

Pratiquement, je ne revenais jamais chez moi, avant minuit, ma copie remise à un coursier qui repartait dare-dare au 15 rue d'Angleterre pour parution dans l'édition lilloise du lendemain. Outre les conférences que j'évoquais plus haut, les séances du conseil municipal de Lille me semblaient pénibles. Les intervenants compliquaient les sujets selon leur appartenance politique.

Les débats s'éternisaient et M. Gaifie, un homme de droite, qui avait succédé à Denis Cordonnier, un homme de gauche, parvenait difficilement à clarifier les discussions. Le coursier piétinait dans le couloir. J'écrivais de plus en plus nerveusement et le linotypiste avait de plus en plus de mal à me lire. Beaucoup plus calmes mais tout aussi longs étaient les banquets corporatifs, de confréries diverses ou de sociétés folkloriques qui se donnaient au Royal Hôtel, à Air-Terminus dans les sous-sols de la Chambre de commerce ou dans les salons Maréchal, rue de Solférino.

Les allocutions de début, pour souhaiter bon appétit, étaient brèves mais celles au dessert s'avéraient soporifiques en diable. Heureusement le compte-rendu n'était pas obligatoire pour l'édition du lendemain. Je prenais le temps de la digestion. Moins gastronomiques apparaissaient les déjeuners de la Foire commerciale ou du Salon du confort ménager, en avril ou en novembre. Les serveurs, moins stylés, arrosaient les personnalités de sauce – c'est arrivé à plusieurs reprises – et la truite en gelée arrivait en entrée durant les quinze jours. Le journalisme de locale est peut-être un métier alimentaire à certains moments mais il comporte aussi des lassitudes.

Certains soirs, quand le chroniqueur attiré était indisponible – il était inspecteur diocésain de l'enseignement privé et il assurait également la chronique sportive – je me retrouvais à l'Opéra de Lille ou au théâtre Sébastopol. Un soir, à la reprise de la saison lyrique on donnait *Samson et Dalila* en trois actes sur une musique de Camille Saint-Saëns. Représentation de qualité incontestable que je louais à juste titre en écrivant sur mes genoux, le début de mon article, au deuxième entracte. C'était sans compter avec le destin. Le dernier tableau se révéla hallucinant de vérité. À l'instant où Samson clame sa fureur aveugle, les colonnes du temple s'effondrèrent sur le ténor René Verdière. Gros émoi parmi les spectateurs. Affolement des machinistes : l'artiste fut blessé à la tête par les portants du décor en bois massif.

Le spectacle s'acheva sur cette note dramatique. Je n'eus qu'à réécrire mon papier à toute vitesse aux côtés de l'infortuné ténor soigné par le médecin de service qui lui plaça des points de suture.

Le dernier tramway qui devait me ramener à mon domicile ne m'avait pas attendu, bien sûr. Une fois encore, je revins à pied, en pleine nuit, mais j'avais rempli ma mission : informer en temps et en heure. Ce n'était pas la première fois que je me tapais les six kilomètres «pedibus cum jambis». Ni la dernière.

### ■ La tournée des faits-divers

Dans ces années-là, le localier se trouvait confronté à des obligations peu réjouissantes auxquelles il ne pouvait

échapper. La plus lancinante était celle des faits-divers. *La Croix du Nord* n'avait pas les moyens de mettre à disposition de ses collaborateurs, voiture ou scooter. Trois heures de marche s'imposaient pour cette maudite tournée.

Il s'agissait de se rendre, du siège du journal, dans le Vieux-Lille, sur le coup de 16 heures au centre de la Gendarmerie nationale, boulevard Louis XIV, à l'autre bout de la ville. Le but : prendre connaissance des messages concernant les accidents les plus graves, dans le Nord - Pas de Calais, les affaires criminelles et les délits les plus flagrants. Copier à toute vitesse sous la dictée de l'officier de permanence.

De là il fallait passer au commissariat central, boulevard Édouard Vaillant, pour jeter un coup d'œil sur la maincourante quand le préposé se laissait convaincre. Plaintes, coups et blessures, bagarres, incendies, c'était de la routine. Copier toujours, sans se tromper sur les identités des victimes ou des agresseurs. C'est arrivé, parfois, d'intervertir. Alors c'était la catastrophe, même si c'était l'agent de service qui avait confondu, dans son rapport. Le journal se prenait un procès en bonne et due forme. Je l'ai vécu et le journal a été condamné en justice.

De là, direction l'hôpital-Saint Sauveur, établissement géré par les Sœurs de Saint Vincent-de-Paul, à l'époque. À l'entrée du hall, dans les odeurs d'éther, se tenait une religieuse à cornette qui acceptait d'ouvrir le registre des entrées : victimes d'accidents domestiques ou d'aléas divers sur la voie publique.

Un jour, une seule admission : chute de vélo à transcrire. C'est maigre.

Stupidement, je demande :

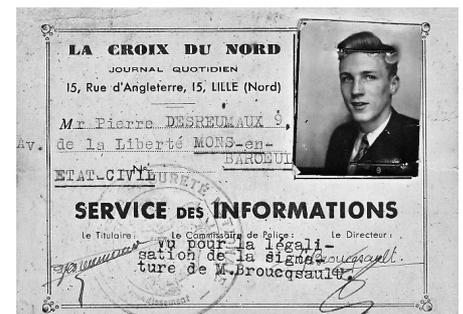
– Il n'y a que ça aujourd'hui ?

La bonne sœur, qui était loin d'être bonne, me vole dans les plumes, menace d'écrire au directeur de *La Croix du Nord* pour des propos indignes d'un rédacteur d'un journal chrétien. Bref ! la cata ! Il n'y a pas eu de suite...

Sur le chemin du retour, visite au vieux palais de Justice, décrépité et mal commode, avenue du Peuple belge. Rencontre avec le juge d'instruction de permanence. Là c'était la loterie : ou certains se révélaient aimables et

consentaient à quelques confidences. Ou d'autres ressemblaient à des portes de prison, celles-là même où ils envoyaient leurs clients sans dévoiler quoi que ce soit à la presse.

Retour au siège du journal pour recopier les notes prises à la volée. Fort heureusement, à *La Croix du Nord* nous n'avions pas à suivre les délibérations du tribunal correctionnel – ça



Première carte de presse du jeune journaliste Desreumaux.

s'appelait comme ça. Un jeune greffier s'en chargeait et apportait, chaque soir, deux ou trois feuillets d'une écriture minuscule, sur les procès en cours. Quelquefois il fallait remplacer son absence. L'un de mes confrères découvre à l'audience une grave affaire de proxénétisme. Il prend note. Dans la salle des Pas Perdus, un quidam l'aborde :

– Vous allez écrire cette histoire dans votre canard ?

– Oui, bien sûr ! Pourquoi, ça vous gêne ?

– Eh ! bien vous faites un triste métier ! C'était le frère du proxénète, de la corporation taulière, qui exerçait de l'autre côté de la frontière.

Une autre corvée hebdomadaire me contrariait beaucoup. Chaque lundi matin, il fallait me rendre dans un café-restaurant, du côté de la rue Thiers, pour recopier les listes des «coulonneux» vainqueurs des concours de pigeons de la veille. Il y en avait des pages et des pages car le sport colombophile était fort couru dans la région. Transcrire ces palmarès sans se tromper dans l'orthographe des noms, quelle galère ! Si je me trompais c'étaient des récriminations à n'en plus finir. Je n'ai jamais compris pourquoi *La Croix du Nord* s'intéressait de si près aux courses dominicales de ces volatiles alors que le journal disposait

## Localier des années 50

de si peu de place pour d'autres informations. J'ai applaudi plus tard, l'apparition des photocopieuses.

Une obligation que je détestais particulièrement était la relation des cérémonies religieuses à la cathédrale Notre-Dame de la Treille. Elle n'intéressait aucun des localiers, on s'en doute et comme j'étais le plus jeune et le dernier arrivé, on m'y collait « volontaire d'office ». À propos d'offices, ils s'éternisaient lors des messes solennelles. Les homélies s'allongeaient, sempiternelles. Il n'y avait aucune raison de les relater en long et en large. Bref, pour moi, du temps perdu.

J'avais trouvé le moyen de m'évader en descendant dans la crypte, en dessous du maître-autel. Je retrouvais là Mgr Bouchendomme, le curé de la cathédrale, des chanoines du chapitre cathédral et aussi le sacristain. Ce dernier connaissait un tas d'histoires, plus ou moins croustillantes sur les uns et sur les autres. J'en notais quelques-unes. J'eus la faiblesse de narrer ces échos fielleux, pour faire plaisir à un confrère, correspondant d'un hebdo satirique parisien. Sitôt le papier publié sous le titre « Les dessous de Notre Dame de Lille », la vente de cet hebdo décupla dans le secteur de l'Évêché. On trouva vite le coupable. J'écopais d'un sermon de la plus belle eau (bénite) et d'une volée de bois vert de la part de l'épiscopat et de la rédaction en chef.

Après sept années de course contre la montre, après avoir ramé des jours et des nuits à la poursuite de l'information locale, ma mission s'acheva quelques mois plus tard. J'étais embauché à l'Agence France Presse, rue Jean Roisin, à Lille comme rédacteur de dépêches, de 19 heures à 2 heures du matin. Un boulot beaucoup plus calme mais, hélas, beaucoup moins passionnant. Un an après, je reprenais le collier du localier, mais cette fois au *Courrier picard* à Amiens. On revient toujours à ses premières amours.

Pierre-Jean Desreumaux

L'auteur a travaillé à *La Croix du Nord*, à l'AFP, au *Courrier picard* et à *La Voix du Nord*. Il a été chef d'édition à Étaples et à Seclin. Il a terminé sa carrière au service économique à *La Voix du Nord*.

# Premiers pas de l'informatique

Adieu hors-sacs, papiers manuscrits, sténos ? Cette référence à la mésaventure de Perrette et de son pot à lait mérite ce point d'interrogation face à l'avènement de l'informatique dans une rédaction locale.

Le lundi 14 janvier 1991 a sonné le jour « J » pour la rédaction de *La Voix du Nord* à Cambrai. J'en étais le responsable depuis quatorze années. Sur les bureaux appropriés aux nouvelles conditions de travail de ses six journalistes – reporter photographe inclus – trônaient, depuis quelques jours, des ordinateurs « Atari » flambant neufs. Il n'attendaient plus, ce matin-là, que leur mise en route pour l'édition du lendemain.

C'était en fait une double inauguration. L'informatique apportait dans sa corbeille un nouveau profil à la présentation et à la structure des pages. Le travail des derniers mois conduit par une commission de style avait notamment abouti à la définition de secteurs géographiques plus rigoureusement cernés. Et surtout la « une » changeait de look. Le plus conventionnel insérait, sur cinq colonnes, ce qu'on appelait alors la « tête de locale » entre deux colonnes « d'infos express » et une colonne de « brèves ». Ce n'était pas le seul schéma possible : quelques variantes pouvaient répondre aux besoins du moment ; élargir, par exemple, la « tête » par le report de l'une ou l'autre de ces rubriques sur la page suivante.

Les journalistes avaient suivi des stages de préparation aux nouvelles techniques. Pour ma part ma « Remington » avait été rangée au placard depuis un certain temps. J'avais eu la chance de travailler sur un portable « Tandy » qui saisissait mes textes et me permettait de les transmettre directement au secrétariat de rédaction implanté à Valenciennes pour l'ensemble des éditions du sud du département du Nord. Je dois le dire toutefois, un écran et un clavier plus grands m'apportèrent assez rapidement un confort de travail que je ne pouvais qu'apprécier.

C'était en réalité une heureuse et agréable surprise. Les journalistes de ma génération n'avaient pas toujours vu d'un très bon œil leur avenir lié à l'infor-

matique. Déjà, dans la décennie 70 à Roubaix, qui fut une étape de mon cursus professionnel, un confrère de *Nord-Matin* nous disait : « Quand l'informatique s'installera dans notre profession, vous n'aurez plus une minute à vous et vous serez soumis à des contraintes que vous n'imaginez pas ». Il m'arrivait alors d'assimiler, dans mon esprit, l'arrivée de cette informatique à celle d'une sorcière malicieuse et autoritaire qui n'aurait fait qu'entraver tout esprit d'initiative.

### ■ Plusieurs avantages

Je fus donc assez vite rassuré. D'autant plus que je percevais d'autres avantages non négligeables apportés par l'Arlésienne dont on avait parlé beaucoup dans le passé, mais qui, à « La Voix » se fit passablement attendre. À la fin des années 80, j'avais accueilli à Cambrai deux confrères allemands, à l'occasion de la cérémonie de jumelage de la ville avec celle de Kamp-Linfort, cité moyenne proche de Düsseldorf. En les présentant à mon équipe, nous avons fait le « tour du propriétaire » (pardon pour l'emphase). La visite s'était terminée dans la « salle des machines » qui, à l'époque, abritait aussi les archives de l'édition. Elle était équipée d'une photocopieuse moderne et d'un « Infotec » utilisé pour la transmission par fil de nos copies au-delà des heures d'acheminement classique. Il représentait pour nous un progrès sensible et profitable. J'avais alors cru voir sur le visage de mes hôtes une réserve courtoise. Quelques semaines plus tard, lors du « match » retour, ils me reçurent à leur tour dans leurs bureaux de la *Neue Ruhr Zeitung*. En appréciant la différence, j'ai compris, bien que j'en eusse déjà senti la raison, la tiédeur de leur réaction dans nos locaux. Mais, le 14 janvier 1991, je me suis dit que nous avions enfin égalisé ou, à tout le moins, réduit le score. C'était une satisfaction.

L'entrée en scène de l'informatique éloignait les problèmes de composition auxquels les journalistes étaient confrontés depuis longtemps : l'abondance de la copie des journalistes et des correspondants entraînait souvent saturation chez les linotypistes et ensuite chez les clavistes, dans les centres de

## en locale

saisie, quand l'électronique remplaça progressivement le plomb. Cela expliquait pour part non négligeable les «bourrages», souvent mal venus, que nous retrouvions dans nos colonnes.

Autre amélioration dans la vie du journaliste, le papier jadis téléphoné le soir quand il n'existait plus d'autre moyen de transmission, pouvait être composé et transmis par lui-même, sans intermédiaire. Cela supprimait d'éventuels désagréments lors de la lecture du lendemain. Au chapitre de mes déceptions matinales égrenées par les ans, je note ces trois exemples: au lendemain d'une soirée de kermesse de la bière à Roubaix, l'électrique spectacle de Claude François et de ses clodettes était, par miracle, devenu «éclectique»; toujours à Roubaix, dans le compte-rendu d'une conférence sur la Provence, Marseille, la phocéenne, était peu glorieusement affublée du titre de cité «fosséenne»; en avril 1990, dans un reportage sur l'Australie que j'avais remis dactylographié, je découvrais à sa publication que les aborigènes avaient été promus au rang d'imaginaires «arborigènes».

Bref, avec l'informatique, plus de surprise désagréable de ce genre pour le journaliste pour peu qu'il ait été attentif à ses fautes de frappe ou à la justesse de son orthographe.

### ■ Orage, oh! désespoir

Au fil des semaines qui ont suivi, on pouvait estimer que l'informatique avait réussi son entrée au sein de la rédaction de Cambrai. Globalement, sans trop de peine, les journalistes faisaient bon ménage avec elle. Les échos favorables sur la nouvelle présentation des pages locales que nous recevions de plusieurs de nos lecteurs confortaient agréablement les conditions de travail découlant de son incursion dans notre vie professionnelle. Toutefois, le premier été, celui donc de 1991, tandis que j'écrivais en fin d'après-midi la «tête de locale» pour l'édition du lendemain, un orage violent a éclaté qui, à plusieurs reprises, a fait disparaître, irrémédiablement, mon texte de l'écran. Vingt fois, sur le métier, remettez votre ouvrage!

Dans les premiers temps qui ont suivi, je suis passé de Nicolas Boileau à Georges Brassens. Quand la chaleur enveloppait lourdement la Grand-Place de Cambrai – souvent appelée place d'armes et plus rarement de son nom officiel, place Aristide-Briand – sur laquelle j'avais vue de mon bureau, je guettais les nimbus, je lorgnais les stratus, mais sans faire les yeux doux au moindre cumulus...

Trêve de plaisanterie, il fallait concrètement, en cas d'orage supposé imminent ou grondant furieusement, soit le laisser passer, selon l'expression usuelle, soit, quand l'urgence faisait loi, rester au clavier mais sauvegarder souvent le texte par le Ctrl S. Mieux valait perdre cinq lignes que vingt, cinquante ou cent. La réparation était plus rapide.

Un peu plus tard, un aménagement technique sur notre installation, remédia définitivement à cette difficulté. Ouf...

### ■ Suivez la mouche

La trentaine d'éditions locales du journal ne firent pas le grand saut le même jour. Le basculement s'étala sur plusieurs semaines qui précédèrent ou suivirent la date retenue pour Cambrai.

Dans le secteur sud du département, c'est mon alter ego de Douai, mon ami regretté Georges, qui eut l'honneur, à défaut peut-être du plaisir, d'ouvrir le bal. Georges avait entrepris l'aventure avec amabilité et beaucoup d'humour. Le matin, à l'ouverture des «hostilités», il lui arrivait de distiller sa goutte de bonne humeur – du nom de l'intitulé d'une ancienne rubrique quotidienne du journal. «Et cheule mouque elle est toudis là» s'exclamait-il en souriant.

En fait la mouche était une abeille. Son survol, l'espace d'une quinzaine de secondes, de l'écran de l'Atari, témoignait du déroulement normal de la programmation. Les choses sérieuses allaient pouvoir s'enclencher.

### ■ Sur le quai de la gare

Je reviens au point d'interrogation du début de mon propos. Au-delà des papiers qu'il n'était plus besoin de téléphoner, l'informatique n'a pas d'emblée supprimé certaines corvées, ou réputées telles, qui s'annexaient au travail fondamental du journaliste. Plusieurs fois, au fil de mon cursus cam-



Les journalistes reprochent souvent à l'informatique de les avoir attachés à leur écran d'ordinateur au détriment du terrain. Ici, un poste de pilotage.

brésien, j'ai été confronté à cette question sympathique de lecteurs: «Où sont imprimées vos pages locales? Dans la cave de l'agence?» Je répondais invariablement que le travail de nos journalistes commençait sur le terrain ou au téléphone pour le recueil des informations. Il se poursuivait face au carnet de notes et à la machine à écrire. Parfois aussi, le stylo à la main, sur un modeste coin de table. Il se terminait sur le quai de la gare, hors-sac à la main, dans l'attente du wagon postal ou au terme d'un pas ou d'une course rapide, quand les circonstances l'exigeaient, vers celui-ci. Mes jeunes successeurs d'aujourd'hui, s'ils étaient conduits à répondre à une question identique, devraient définir autrement la phase finale de leur mission. «Elle s'achève au pied de la rotative» pourraient-ils dire. Seule continuité au regard du passé: l'imprimerie n'est toujours pas dans la cave!

Tout cela souligne les pas de géant de l'informatique depuis la cessation de mon activité, le 30 avril 1994. À l'époque, on ne connaissait pas internet. Et surtout il n'était pas question de photo numérique et de son traitement par l'ordinateur qui, sur place, couvre désormais la mise en page. La transmission des pellicules ou tirages sur papier devait toujours se faire par la voie traditionnelle. La bonne vieille enveloppe rose (dénommée hors-sac parce qu'elle était remise directement, dès l'arrivée du train, au commissionnaire du journal) avait encore un petit avenir devant elle.

Il n'empêche que la sorcière redoutée avant son apparition s'avéra sympathique et, plus encore, utile. Toutefois, quelque baguette magique ne la transforma pas en fée. Il ne fallait pas tout vouloir. Mais cela est une autre histoire.

Maurice Leclercq

L'auteur a effectué toute sa carrière à *La Voix du Nord*. Après avoir travaillé dans plusieurs agences locales puis comme journaliste social au siège, il a été chef d'édition à Cambrai de 1977 à 1994.

# « Correspondants-militants » de Liberté à Roubaix-Tourcoing, les deux faisaient la paire

Juchés sur le Lambretta de couleur verte (scooter), ils «*faisaient la paire*» comme on dit, de Roubaix à Comines, en passant par Wattrelos, Tourcoing, Halluin, voire au-delà...

Quand Jean Daenens, employé du textile avant de devenir journaliste à *Liberté*, avait besoin d'un photographe et que son (célèbre) vélo ne lui permettait pas de couvrir la distance dans des délais raisonnables, il sollicitait son camarade Serge Beauval, agent de la SNCF, qui l'emmenait sur son scooter. Sauf le jour où ce dernier démarra si sèchement que l'ami Jean resta sur le pavé, casquette au vent. Entre autres aventures vécues par les deux compères du quotidien communiste. Tous deux militaient au PCF et à la CNL, notamment à Wattrelos. Bénévoles mais appréciés par les confrères de la «*presse bourgeoise*», ainsi qu'ils aimaient les taquiner... tout en leur chinant dans le même mouvement la photo d'un événement que le journal n'avait pas pu couvrir, ou en tentant de leur extorquer les éléments d'une info dont ils avaient eu vent. Les discussions pouvaient être rudes, on savait se respecter, se partager le boulot et dépanner les collègues, quel que soit le titre. Ainsi est-il arrivé à un journaliste de *Liberté* de photographier une communion solennelle. Moyennant quoi...

Ramassage du courrier dans les mairies et agences de *La Voix*, *Nord-Éclair* ou *Nord-Matin*, main courante au commissariat, combien de fois Serge et Jeannine, son épouse, gérante du siège du PCF à Tourcoing et conseillère municipale (1977-1983), voire leurs enfants, n'ont-ils pas dépanné le «*localier*» chargé de couvrir un territoire de 300 000 habitants. Avec tout ce que cela suppose d'associations, de clubs de sports, de manifestations, de fêtes locales et autres assemblées du parti qu'il fallait couvrir le week-end, en plus de l'actualité quotidienne.

Donc, Serge conduisait et photographiait. Quitte à franchir et dévaler les cols de Haute-Savoie avec son deux roues durant ses congés, pour réaliser un reportage photo sur une colo du Nord. Un homme de caractère, droit, auquel il ne fallait pas

faire d'entourloupe, cinglant mais pas rancunier, le cœur sur la main, syndicaliste intègre et rusé.

Marcel Decubber, Élie Maléri et Jean-Luc Piteux (avant qu'il ne rejoigne *La Voix du Nord*) se souviennent de ces lundis où le «*p'tit cheminot*» – c'est ainsi qu'ils l'appelaient – s'arrangeait pour venir développer les photos du week-end à *Liberté* (rue de Lannoy à Lille, à l'époque) au nez et à la barbe de sa hiérarchie. Ça se terminait à l'apéro. Le travail était fait, les trains arrivaient à l'heure. C'était avant le temps des «*managers*».

Et Jean rédigeait. D'un tout autre caractère que son ami, fan de sport<sup>1</sup> et de «*fotoballe*» en particulier, il se mit en tête d'effectuer la tournée des clubs de foot locaux, de faire le point sur leurs effectifs, leurs projets et leurs ambitions avant la reprise du championnat. Une série de reportages qui innovait en locales à l'époque, il y a quarante ans. Le Lambretta reprit du service pour une tournée d'été mémorable; d'autant que, qui dit siège de club, dit aussi buvette ou estaminet.

Le jeune journaliste débarquant à la locale de Tourcoing en mai 1977 peut dire quelle fut sa chance de débiter, travailler et apprendre avec de tels personnages, humains et populaires, communistes. En ces temps où les (petits) salaires n'étaient pas toujours payés à l'heure, il est de ceux qui furent invités à la table des deux compères et de leurs épouses, Jeannine et Germaine. Des moments riches, une amitié qui dure bien au-delà de la disparition de l'un et de l'autre, deux parmi les «*correspondants-militants*» auxquels *Liberté* et *Liberté Hebdo* doivent tant.

Marc DUBOIS

Ancien journaliste à *Liberté* et *Liberté-Hebdo*, Marc Dubois est membre du conseil d'administration du Club de la presse Nord-Pas-de-Calais. Il en a été secrétaire, puis président.

1. *Liberté* lui doit une rubrique «*Avis de recherche*», très appréciée à l'époque, tandis qu'un grand prix cycliste «*Jean-Daenens*» fut même créé à Sin-le-Noble au début des années 80.

# • Premiers mois

• Je n'ai que deux fraîches années de  
• journalisme. Deux années passées en  
• Bretagne, dans le Sud-Ouest et dans  
• le Nord - Pas-de-Calais à m'exercer à  
• cette profession. Vingt-quatre petits  
• mois riches de cultures, de confrères et  
• de lecteurs différents. Au plus près de  
• la vie, de la réalité, celle d'une majorité  
• de Français. En locale. Un doux nom  
• pour décrire le journaliste qui travaille  
• «à petite échelle, ancré sur un faible  
• nombre de kilomètres carrés», nous  
• résume-t-on en école de journalisme.  
• Une formation que j'ai suivie et qui  
• s'est souvent frottée aux réalités du ter-  
• rain. Et encore plus à l'évolution des  
• médias.

## ■ L'essence de la profession

• Passage obligé pour certains, choix  
• délibéré pour d'autres, je me représente  
• la locale comme l'essence du journa-  
• lisme. La base. Cette matière première  
• que l'on apprend à travailler en école,  
• ou celle où de rares autodidactes  
• s'exercent. Je sors d'une école, j'ai  
• choisi la locale. Non pas parce que  
• c'était l'unique opportunité qui s'of-  
• frait à moi, mais parce que ce contact  
• avec la réalité représente l'idée que je  
• me fais du journalisme.

• «On n'est pas là pour vous formater,  
• mais pour vous donner les éléments qui  
• vous permettront de réaliser au mieux  
• votre métier.» Vaste mission que celle  
• de l'école de journalisme. Dans un uni-  
• vers des médias qui recrute de moins  
• en moins et demande de plus en plus,  
• c'est l'indispensable visa pour le  
• monde du travail. Alors on y passe.  
• Pour y faire ses armes. Bien sûr, la for-  
• mation est loin d'être inutile, les  
• dérives étant si faciles et la rigueur si  
• dure, que s'exercer à cet emploi qui  
• pardonne peu est indispensable.  
• Première leçon, apprendre à ne pas  
• écrire pour soi mais pour les autres...  
• Parce que, ne l'oublions pas, on fait un  
• journal pour les lecteurs. Mais gare,  
• «pas de journal miroir» nous indique-  
• t-on dans un même temps. Tandis  
• qu'en parallèle, l'école n'oublie pas les  
• logiques économiques, avec des cours  
• de marketing, d'études de marché et de  
• doctorat. Et nous invite donc à orienter  
• nos productions en fonction.

# au plus près de la vie

Là est toute la complexité comme la richesse de la locale. D'un côté un terrain qui ne laisse que peu de place à la routine, parsemé de belles et diverses rencontres. Un journaliste qui vit au plus près de la réalité de ses sources, avec cette impression de vivre un lieu, d'être en son cœur. Un localier touche-à-tout, avec ses préférences, ses acquis et ses découvertes. Mais fourmi d'entreprise, dans un même temps, il se plie à des exigences éditoriales, elles-mêmes bien souvent assujetties à des études de lectorat. Alors lorsque les faits divers arrivent en tête des papiers les plus lus et que l'on ne dispose pas d'un penchant particulier pour le genre... Il est quelque fois difficile de trouver sa place dans le journal, d'écrire pour ce lecteur que l'on jugera «ingrat» de préférer sa dose d'hémoglobine à une enquête journalistique plus poussée, à un sujet original. Des logiques et un terrain où l'on peut vite se laisser piéger par la surinformation.

## Entre proximité et dépendance aux sources

C'est une autre grande difficulté du localier. Et ce d'autant plus lorsqu'il travaille dans un secteur comme la Sambre-Avesnois où l'agenda n'est guère chargé, ou encore la Lozère et son faible peuplement. Le journaliste sera alors rapidement confronté aux mêmes interlocuteurs : présidents d'associations, élus, etc. Des «notables» locaux qui eux aussi se côtoient, du fait d'un territoire restreint et ont vite fait de créer une réputation au journaliste. Pour le localier, c'est une difficulté supplémentaire : un travail critique sera plus difficile que pour le journaliste qui travaille à plus grande échelle. Et ce d'autant plus si son édition n'a jamais été réellement critique vis-à-vis de certaines personnalités locales qui, du fait de la proximité et des rapports fréquents avec les journalistes, auront quelques fois tendance à confondre le journal avec leur organe de communication.

Le journaliste critique, comme le veut sa profession, sait qu'il s'expose à des conséquences. Outre celle logique de justifier de la véracité de ses informa-

tions, ce pourra être un long silence de la part d'une personnalité locale, d'une mairie ou d'une association «vexées». Des «notables» qui, d'ordinaire, remplissaient l'agenda hebdomadaire... Certains décident même de bloquer un budget publicitaire ou d'annonces légales. Alors le localier peut rapidement tomber dans l'autocensure. Pour l'éviter, le journaliste, qui ne doit pas pour autant se laisser aller à la critique gratuite, aura tout un travail pédagogique, voire diplomatique, à réaliser.

S'il est jeune et nouveau dans la rédaction, il sera malheureusement d'autant moins crédible vis-à-vis de personnalités locales habituées à côtoyer les mêmes journalistes depuis des années, avec un fonctionnement établi de longue date. Et lorsque le jeune localier remettra en cause la pertinence de trois pages consacrées à un événement sans réelle importance ni nouveauté, il se heurtera aussi bien à des collègues bien rodés à ce fonctionnement, en même temps qu'aux organisateurs.



Planche publiée avec l'aimable autorisation de Tronchet, alias Didier Vasseur, ancien journaliste.

### ■ La PQR à un carrefour

Mais la locale change, ses lecteurs aussi. Aujourd'hui, le journaliste doit produire. Non pas qu'il y a quarante ans, les journaliers de l'époque s'octroyaient 4 heures de pétanque pour 1500 signes. Mais, en discutant avec nos vieux de la vieille, on s'aperçoit que les rythmes différaient. Et surtout qu'une plus large place était consacrée au reportage, entendez par-là le terrain. Désormais, il faut suivre. Et avec l'arrivée de nouveaux supports et du numérique tout particulièrement, on veut des localiers couteau suisse. Sorti récemment d'école, le castor junior du journalisme sait en théorie aussi bien faire de la vidéo, du son et de la photo que de l'écrit. Ça tombe bien, c'est ce qu'on lui demandera de plus en plus. Certains quotidiens régionaux s'y sont mis. D'autres s'empressent d'accrocher les wagons. Les commerciaux, eux, l'ont bien compris, la pub, cette mamelle du journalisme, se tourne de plus en plus vers Internet. Là où les jeunes générations se retrouvent, s'informent, partagent. Celles qui lisent de moins en moins le journal et inquiètent les professionnels de la presse. Comment les amener vers la PQR ? Du son, de l'image, de la vidéo et des textes courts, sur le support qu'ils affectionnent : Internet. Sur le papier, certains canards tentent de rajeunir la cible : adieu les tournois de pétanque, tchao les repas des aînés, exit les compte-rendus d'assemblées générales. On retravaille la forme et le fond. On rajeunit un exercice journalistique qui en avait bien besoin, en joignant en parallèle une plateforme multimédia. Un support riche et agréable à travailler. Reste qu'il faut y avoir été formé, que le multimédia est particulièrement chronophage et qu'il demande une réactivité accrue : on ne se demande plus si le concurrent va sortir l'information le même jour, mais combien d'heures avant soi. Alors la locale se plie au jeu du « scoop », à cette concurrence que l'on n'imaginait qu'à plus grande échelle.

La PQR semble être à un carrefour. Sauf qu'en même temps que l'on transforme le journal en agitant l'appât multimédia pour les jeunes générations, on s'éloigne d'une majeure partie du lectorat actuel. Celle qui achète le journal

pour y voir la doyenne du village souffler ses bougies, ou connaître le résultat du dernier match de CFA 2. Que l'on se « rassure », il y aura toujours des faits divers.

### ■ Des locales, des réalités

Si la curiosité demeure, le journaliste s'habitue à tous les terrains, avec plus ou moins de difficulté. C'est le constat de 24 mois de travail. Après la Bretagne, la Catalogne, le Languedoc-Roussillon et le Nord - Pas-de-Calais, j'imaginai la distance avec ma région natale, Midi-Pyrénées, comme un handicap. Un désavantage rapidement transformé en atout. C'est sûr qu'un localier du cru part avec une belle avance, en particulier celle de connaître le territoire dans ses moindres recoins. Reste que la découverte d'un lieu, d'autant plus si la différence culturelle est flagrante, suscite la curiosité. Celle qui permet de donner un nouveau souffle à l'information locale. Pour sûr, entre la Lozère et le Nord, passer d'un territoire vert et boisé peuplé de quelques 77000 autochtones à un département marqué par son histoire industrielle où 2,5 millions d'ha-

bitants se sont installés, l'acclimatation est loin d'être identique. D'autant plus lorsqu'un patois et ses prononciations s'y ajoutent.

« Tu viens faire ton Vietnam du journalisme... » m'avait annoncé à demi-ironique un correspondant lors de mon arrivée en Sambre-Avesnois. C'est sûr, ce n'est pas la Côte d'Azur. L'agenda est beaucoup moins chargé. Et l'on donne de temps en temps un bon coup de couteau sur la formation que l'on a reçue en école pour pouvoir faire imprimer une édition locale. Parce que l'école nous préparait au terrain. Tandis qu'il y a des Locales. Des journaux. Des réalités. C'est à l'équipe, à ses exigences et à ses motivations de faire la différence. Alors, bien qu'éloigné des péripéties d'Albert Londres ou de grands reporters contemporains, on vivra de belles aventures.

Pierre Rouanet

Titulaire d'une licence d'Histoire-Géographie obtenue au centre universitaire J.-F. Champollion à Albi et d'une licence professionnelle de journalisme obtenue à l'IUT de Lannion.

## La vie des médias dans la région

### ■ La fin pour Entreprises & management

*Entreprises & management* a disparu du paysage médiatique régional. Le magazine « gratuit 100 % Nord-Pas-de-Calais » qui appartenait au groupe Visite (*Visite immo*, *Visite déco*, *Nord motos*) avait été lancé en septembre 2007 avec un tirage de 60 000 exemplaires diffusés dans 1 600 points. Mis en redressement judiciaire le 3 juin, il a été liquidé le 29 juin. Ce mensuel de 68 pages consacrées à l'économie aura donc connu trente numéros.

### ■ Le Monde dans sa boîte

*Le Monde* du jour dans sa boîte aux lettres avant 8 heures ! C'est maintenant possible dans la région Nord-Pas-de-Calais où depuis début juin le portage est assuré par le groupe Voix du Nord qui s'appuie sur un réseau de 1 100 colporteurs. D'autres quotidiens nationaux pourraient suivre l'exemple du *Monde* avant la fin de l'année.

# Bibliographie

## de la presse régionale

La Société des Amis de Panckoucke poursuit sa publication d'une bibliographie sur la presse du Nord et du Pas-de-Calais. Bernard Grelle est chargé de cette rubrique. Transmettez-lui les références que vous découvrirez (grellebernard@wanadoo.fr, ou à Société des Amis de Panckoucke, 13 rue du Château Roubaix).

Soyez précis: auteur(s), titre de l'ouvrage (ou de l'article), lieu de publication et éditeur, (ou périodique dans lequel vous avez trouvé ces renseignements), date et page(s), illustrations, etc. N'omettez pas de préciser de quel journal, magazine, revue il est parlé dans ce livre ou cet article, si ce renseignement n'apparaît pas clairement dans le titre, et le lieu d'édition du périodique. N'hésitez pas à joindre un commentaire explicatif.

### Généralités sur la presse régionale

■ *Qui? : 1996-1997: les acteurs du Nord Pas de Calais, Lille: La Croix Nord Pas-de-Calais, D. L., 1996, 138 p., ill., 30 cm, index.* (Contient: «Le Nord Pas-de-Calais en chiffres», «Les institutions du Nord Pas-de-Calais», «Biographies: les acteurs du Nord Pas-de-Calais», «Index: les acteurs, les entreprises, la presse, les relations publiques» - Célébrités - Répertoires - Nord Pas-de-Calais France Entreprises - Répertoires).

■ *Les journalistes et la santé; 50/51° Nord: les petits dessous de l'Observatoire de la santé Nord Pas-de-Calais, n° 16, 2007.*

### Histoire de la presse du Pas-de-Calais

■ *La presse en ses pays: Le bassin minier, Arras, Archives Départementales du Pas-de-Calais, 2000, (Histoire & Mémoire 021), p. 6-7.* Résumé: Étude de la presse du Pas-de-Calais après la première guerre mondiale (d'après notice CRDP).

■ Karpinski, Jean-François (Réal.); *La libération du Nord Pas-de-Calais, 1981, 1 vidéocassette VHS, 50 mn: NB, SECAM, sonore.* Résumé: Bombardements de l'été 1944: la population du Nord Pas-de-Calais attend sa délivrance mais la retraite allemande ne s'effectue pas sans mal. Il faudra attendre septembre pour voir les alliés à Arras, Cambrai, Valenciennes, Lille, Lens, Douai, Béthune, Saint-Orner, Boulogne. C'est l'occasion de voir au grand jour la presse clandestine, en particulier *La Voix du Nord*. (D'après notice CRDP).

### Distribution

■ {Kiosquier}; Bollek, Laurent Bosc collab., *Je voulais pas crever, petit manuel de résistance urbaine*, Paris, Albin Michel, 2009, 176 p.

■ {Kiosquier}; Dolowski, Éva, «Les sept vies de Bolek, kiosquier, peintre et "résistant urbain"», *Le Monde littérature*, 23 janvier 2009, p. 3.

■ {Kiosquier}; «Hommage aux marchands de journaux [Bolek]», *Médias*, n° 20, mars 2009.

### Église et presse

■ Waret, Philippe, «Les devoirs des catholiques envers la presse: selon Monseigneur Delamaire», *L'Abeille*, n° 8, avril 2008, p. 12-13.

### Fabrication

■ «Marcq-en-Barœul. Portes ouvertes à la Pilaterie pour les salariés de *La Voix du Nord*», *La Voix du Nord*, dimanche 26 octobre 2008, p. 4.

### Lecteurs

■ {La Voix du Nord}; *20 000 numéros: Avril 1941 - 17 septembre 2008: spécial 8 pages; La Voix du Nord*, 17 septembre 2008, 8 p.

### Hommes et femmes de presse

#### Généralités

■ {Journalistes précaires}; G. D. «Les petits soldats de *La Voix du Nord*», *La Brique*, n° 10, novembre-décembre 2008, p. 14.

### Femmes et hommes de presse

#### par ordre alphabétique

■ {Belaïd (Lakdar)}; Doucy (Marig), «Guerre d'Algérie: livre d'un fils de messaliste roubaisien», *Nord-Éclair* (éd. Roubaix), mercredi 17 décembre 2008, p. 14.

■ {Belaïd (Lakdar)}; Doucy (Marig), «Lakdar Belaïd présente son père, "ce terroriste"», *Nord-Éclair*, 22 décembre 2008, p. 4.

■ {Bonte (Pierre)}; Demailly (Patrice), Raepsaet (Isabelle Bonte (Pierre)); «Pierre Bonte, le cœur toujours à la campagne», *Nord-Éclair*, samedi 20 décembre 2008, p. 2-3.

■ {Crevelle (Rodolphe)}; «Un ex-collègue [Rodolphe Crevelle] menacé de prison», *Nord-Éclair* (éd. Roubaix), 5 novembre 2008, p. 15, (*Le Standard du Grand Lille*).

■ {Delambre (Jean-Michel)}; «Jean-Michel Delambre, [dessinateur au *Canard Enchaîné*]», Burel (Paul), Nono, *Trop forts les Ch'tis!*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 207 p., ill, pp. 62-69.

■ {Deschamps, Henri}; Caricature d'Henri Deschamps, rédacteur gérant du *Roubaisien*, *Le Roubaisien*, 6 mai 1894.

■ {Lécluse, Bruno}; Schmitt, Olivier, «Déjeuner avec Bruno Lécluse», *Le Monde* 2, 10 janvier 2008, p. 66.

■ {Delannoy (Aristide): 1874-1911}; *Aristide Delannoy à Courrières en 1906: un dessinateur du Pas-de-Calais*, Arras, *Noroît*, 1980, [N. p.], 30 cm.

■ {Duquesne (Jacques)}; «Jacques Duquesne: écrivain journaliste», Burel (Paul), Nono, *Trop forts les Ch'tis!*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 207 p., ill., p. 100-109.

■ {Hottiaux (Anne-Marie), veuve Reboux}; Waret (Philippe), «Mme Anne-Marie Hottiaux, veuve Reboux, directrice du *Journal de Roubaix*», *L'Abeille*, n° 7, décembre 2007, p. 11.

■ {Leblanc (Jean-Marie)}; «Jean-Marie Leblanc: Monsieur Tour de France», Burel (Paul), Nono, *Trop*

## Bibliographie de la presse régionale

*forts les Ch'tis!*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 207 p., ill., p. 126-137.

■ {Leleux, Alexandre, 1812-1873}; Visse, Jean-Paul, «Ils ont fait la presse: portrait rosse d'Alexandre Leleux», *L'Abeille*, n° 4, septembre 2006, p. 4.

■ {Masure, Gustave}; Visse Jean-Paul, «Gustave Masure, l'homme qui n'aurait souri qu'une fois», *L'Abeille*, n° 5, avril 2007, p. 9.

■ {Tesson, Philippe}: «Philippe Tesson: journaliste: écrivain journaliste», Burel (Paul), Nono, *Trop forts les Ch'tis!*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 207 p., ill., p. 178-185.

■ {Vasseur, Philippe}: «Philippe Vasseur, président du Crédit mutuel du Nord», Burel (Paul), Nono, *Trop forts les Ch'tis!*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2008, 207 p., ill., p. 202-203.

### **Journaux par titres Des origines à 1914**

■ {La Feuille d'or}; Marchand, Philippe, «*La Feuille d'or*: un journal scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle», *L'Abeille*, n°7, septembre 2007, p. 14.

■ {Le Journal de Roubaix, Roubaix, 1856-1944}; Waret, Philippe, «Sur fond de rivalité politique, de la polémique à la diffamation, le procès entre le directeur du *Journal de Roubaix* et le maire de la ville», *L'Abeille*, n° 5, p. 5-7.

### **1939 à 1944: La presse sous l'Occupation**

■ Grelle, Bernard; «Autour d'une collection de journaux clandestins (1940-1944) de la Médiathèque de Roubaix. [I; Les journaux de la Résistance socialiste]. *L'Abeille*, n° 6, septembre 2007, p. 4-9. «II; Les journaux de la Résistance communiste et assimilée», *L'Abeille* n° 7, décembre 2007, p. 1 et 4-10. «III; Les journaux de la Résistance d'inspiration gaulliste», *L'Abeille* n° 8, avril 2008, p.1 et 6-11. IV; Des journaux venus d'ailleurs», *L'Abeille*, n° 9, septembre 2008, p. 11-13.

■ {La Voix du Nord}; «Pendant la guerre, j'ai transporté clandestinement *La Voix du Nord* sous mon accordéon», *20 000 numéros: Avril 1941 – 17 septembre 2008: spécial 8 pages; La Voix du Nord*, 17 septembre 2008, p. 6.

■ {La Voix du Nord}; «Numéro 20 000: Née en 1941, *La Voix du Nord* entend rester «vigilante sur la liberté des hommes», *La Voix du Nord*, 18 septembre 2008, p. 4.

■ {La Voix du Nord}; «Numéro 20 000: Pour les plus jeunes salariés du journal, l'émotion de la rencontre avec les résistants», *La Voix du Nord*, 18 septembre 2008, p. 4.

### **1945 et après**

■ {Autrement dit}; Lépinay, Frédéric, «*Autrement dit*, en kiosque et sur le Web», *L'Abeille* n° 8, avril 2008, p. 16.

■ {Le Clampin libéré, Lille, 1973-1977}; Lépinay, Frédéric, «*Le Clampin libéré*: petite histoire d'un périodique d'information locale à Lille», *L'Abeille*, n° 9, septembre 2008, p. 1 et p. 6-10.

■ {La Croix du Nord}; «*La Croix du Nord*: 40 ans», supplément à *La Croix du Nord* n° 2078, du 10 au 16 octobre 2008, 12 pages.

■ {Entreprise et management, Lille, 2007}; Lépinay,

Frédéric, «Entreprise et management», *L'Abeille*, n° 7, décembre 2007, p. 16.

■ {Face Grand Lille}; Guillon, Gilles, «*Face Grand Lille*», *L'Abeille* n° 8, avril 2008, p. 16.

■ {Le Journal des entreprises}; Guillon, Gilles, «*Le Journal des entreprises*», *L'Abeille*, n° 6, septembre 2007, p. 12.

■ {Latitude nord, Lille, 2007-2008}; Lépinay, Frédéric, «*Latitude nord*», *L'Abeille*, n° 7, décembre 2007, p. 12.

■ {Latitude nord, Lille, 2007-2008}; «Le Nord perd *Latitude*», *L'Abeille*, n° 9, septembre 2008, p. 16.

■ {Liberté, Lille, 1944}; Lépinay, Frédéric, «*Liberté*: de la Grand-place à la rue de Lannoy», *L'Abeille*, n° 5, p. 1-4.

■ {Nord Actualités, Lille, 1947}; Guillaume, Yves, «De *La Voix de la Nation* à *Nord Actualités*: les difficultés d'un journal gaulliste», *L'Abeille*, n° 9, septembre 2008, p. 1-5.

■ {Le Spectateur: l'agenda des spectacles dans le Nord Pas-de-Calais}; «Parution: *Le Spectateur*: l'agenda de vos sorties jusqu'à l'été», *La Voix du Nord*, mercredi 29 octobre 2008.

■ {Le Spectateur: l'agenda des spectacles dans le Nord Pas-de-Calais}; «*Le Spectateur*: l'agenda de vos sorties», *La Voix du Nord*, 31 octobre 2008, p. 4.

■ {Le Spectateur: l'agenda des spectacles dans le Nord Pas-de-Calais}; «En kiosque, *Le Spectateur*, l'agenda de vos sorties», *La Voix du Nord*, 12 novembre 2008, p. 5.

■ {Pages du nord, Le Touquet, 2007-2007}; Guillon, Gilles, «*Pages du nord*», *L'Abeille*, n° 6, septembre 2007, p. 12 (Un seul n° paru).

■ {Le Standard du Grand Lille}; «Un ex-collègue menacé de prison», *Nord-Éclair* (éd. Roubaix), 5 novembre 2008, p. 15.

■ {La Voix du Nord}; «La «*Voix*» du lundi: la petite révolution n'est pas passée inaperçue», *La Voix du Nord*, 2 décembre 2008.

■ {La Voix du Nord}; G. D. «Les petits soldats de *La Voix du Nord*», *La Brique*, n° 10, novembre décembre 2008, p. 14.

■ {La Voix de la Nation, Lille}; Guillaume, Yves, «De *La Voix de la Nation* à *Nord Actualités*: les difficultés d'un journal gaulliste», *L'Abeille*, n° 9, septembre 2008, p. 1-5.

### **À noter**

■ 24 septembre à 20 h, au château de Robersart à Wambrechies, conférence de Gilbert Dalmasso: «*Vie et œuvre d'André et Charles Panckoucke*».

■ Jusqu'au 10 octobre, le 2<sup>e</sup> dimanche du mois de 14 h à 17 h 30, exposition: «Les marques de la bibliophilie» à l'Espace Gutenberg 12, rue de la Distillerie 59118 Wambrechies, tél. 03 28 07 94 60.

**labeille** Revue éditée par la Société des Amis de Panckoucke 13, rue du Château 59100 Roubaix ■ ISSN: 1959-0245 ■ Directeur de la publication: Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro: Gilbert Dalmasso, Pierre-Jean Desreumaux, Marc Dubois, Bernard Grelle, Emile Henry, Maurice Leclercq, Pierre Rouanet, Tronchet et Jean-Paul Visse. ■ Maquette: Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros): 10 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement: les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante: [labeille5962@orange.fr](mailto:labeille5962@orange.fr) ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog: [www.panckoucke.org](http://www.panckoucke.org)

# La Revue du Nord a cent ans

*Créée par Alexandre de Saint-Léger, professeur à la faculté des lettres de Lille, en 1910, la Revue du Nord fête cette année ses cent ans. Née à une époque où l'histoire se voulait encore la « science maîtresse », cette publication historique, dont le siège est installé à l'université de Lille 3, fédère aujourd'hui des historiens, des historiens de l'art et des archéologues de toutes les universités de la région et de Picardie.*

L'histoire commence quelques années plus tôt. En 1905, quand les facultés de Nancy et de Lille décident de publier en commun une revue trimestrielle consacrée à l'histoire, aux traditions populaires, à la vie religieuse et artistique et au mouvement économique et social des deux provinces, les *Annales de l'Est et du Nord*. Cette publication est déjà l'héritière des *Annales de l'Est* fondées en 1886 au moment où apparaissent un certain nombre de revues d'histoire régionale.

Le premier numéro s'ouvre, après un avertissement justifiant « une union qui n'a rien de factice », par un article sur « Les villes flamandes avant le XII<sup>e</sup> siècle » de l'historien belge Henri Pirenne et se poursuit par une contribution du médiéviste et historien de l'Alsace-Lorraine Christian Pfister sur « Les fortifications de Nancy du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours ». D'autres articles ainsi qu'une bibliographie et une chronique des conférences, des résultats de fouilles, des futures publications, etc. se succèdent sur 160 pages imprimées par Berger-Levrault à Nancy. En 1909, les deux facultés décident de faire revue à part, et, à Lille, le 10 février 1910, la Société des amis de l'Université publie un recueil d'articles sous le titre de *Revue du Nord*. Placé sous la direction d'Alexandre de Saint-Léger<sup>1</sup>, titulaire de la chaire d'histoire des provinces du Nord à la faculté des lettres de Lille, le comité de rédaction comprend l'archiviste du département Max Bruchet, le géographe Albert Demangeon, les historiens Georges Lefebvre, Henri Pirenne, Philippe Sagnac... La nouvelle publication est pluridisciplinaire, son champ d'études embrasse l'histoire, la littérature, la géographie, l'histoire des institutions et du droit, l'archéologie, il s'étend à la Picardie, à la Belgique et à la Hollande. Parmi ses premiers collabora-

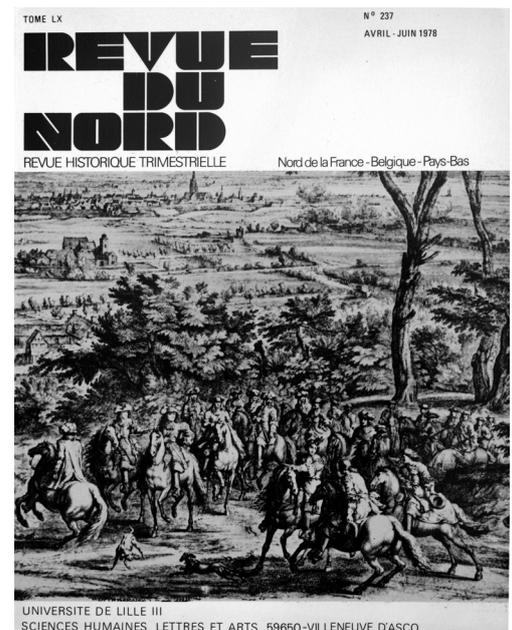
teurs figurent les juristes Albert Aftalion et Paul Collinet, le géographe Raoul Blanchard, ancien professeur au lycée de Douai, l'archiviste paléographe Pierre Caron, l'historien Georges Espinas, les libraires et éditeurs lillois René Giard et Émile Raoust... Le rayonnement du périodique est immédiat, c'est l'époque où la faculté des lettres qui compte vingt et un professeurs voit son nombre d'étudiants croître, passant de 138 en 1887 à 341 en 1913. Elle est devenue, selon le mot de l'époque, rapporté par Louis Trenard « une grande usine au milieu de tant d'autres<sup>2</sup> ».

## ■ La cinquième réalisation

Cette *Revue du Nord* qui fête cette année son centenaire est, nous dit Louis Trenard<sup>3</sup>, la cinquième réalisation qui porte ce nom. En octobre 1833, l'archiviste Brun-Lavainne, qui collabore à différents périodiques lillois, publie en effet une revue, imprimée chez Vanackère fils, place du Théâtre à Lille à laquelle il donne le nom de *Revue du Nord*. « On a souvent fait, écrit-il, aux habitants du Nord de la France, le reproche de montrer peu de goût pour la littérature et peu d'aptitude à la cultiver ». Sa publication se fera le chantre des richesses de la région, et cherchera à lutter contre les préjugés attribuant aux Flamands, aux Wallons, aux Picards « un excès de préoccupations mercantiles et une inconfiance dans les talents indignes », elle se veut une réaction contre la prééminence de Paris. Huit volumes paraissent auxquels collabore notamment Marceline Desbordes-Valmore. En 1837, Élie Brun-Lavainne, bientôt membre de la toute nouvelle Commission historique du Nord, revient à la charge avec une *Revue du Nord de la France*. Ce mensuel « religieux et philosophique et littéraire » est

tiré à 500 exemplaires sur les presses de Lefort. Deux volumes sont publiés avec la collaboration notamment de Louis Binaut, rédacteur de *La Gazette de Flandre et d'Artois*, Frédéric Degeorge, rédacteur en chef du *Progrès du Pas-de-Calais*, Alphonse Bianchi, Élie Brun, Casimir Faucompré, Alfred Darimon, Gachet, principal du collège, de l'universitaire Joachim Lelewel, du Douaisien Henri Duthilloeul, etc.

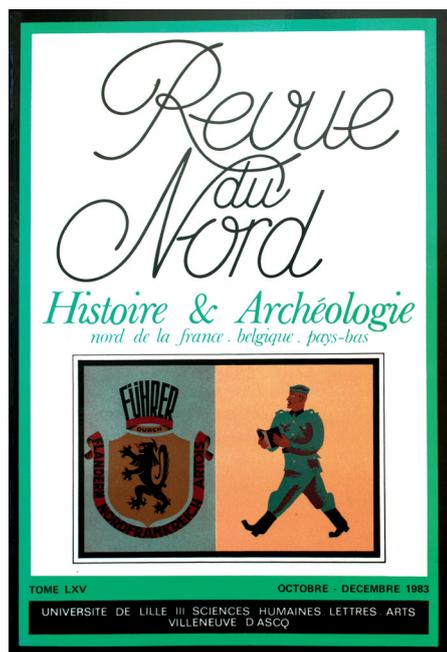
En 1854, Brun-Lavainne reprend la publication de la *Revue du Nord de la France*, avec la collaboration de Faidherbe, de Charles Watteau, de Richebé, de l'archiviste Le Glay. « L'introduction, écrit Louis Trenard, rappelle seulement la tentative de 1833 avec son objectif fondamental : la lutte contre le monopole de Paris, contre "les princes de la république des



Le tableau de Van der Meulen *Louis XIV devant Lille* a longtemps servi d'illustration à *La Revue du Nord*.

Lettres » ; contre le préjugé selon lequel le sol de Flandre serait impropre à la culture de l'esprit. La *Revue du Nord de la France* se propose également de soutenir les jeunes auteurs et de combattre l'arrogance des éditeurs et des libraires. Dans ses fascicules, l'histoire et l'archéologie tiennent une grande place sans exclure la poésie et les sciences utiles à l'agriculture et à l'industrie. » Cette troisième série ne dure que deux ans durant lesquels huit volumes sont publiés.

## La Revue du Nord a cent ans



De la faculté des Lettres de Lille à l'ensemble des universités de la région, *La Revue du Nord* dispose d'un fort potentiel de contributeurs.

Brun-Lavainne disparaît en 1875. Quinze ans plus tard, Henri Carnoy, professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris, et Alcius Ledieu, conservateur à la bibliothèque d'Abbeville, relancent la *Revue du Nord*. Une nouvelle fois suivons Louis Trenard qui écrit : « Leur programme s'élargit englobant l'histoire provinciale, la littérature du Moyen Âge, les Beaux-Arts et surtout l'étude du folklore, des patois et des traditions ». Les fondateurs s'adressent aux curés et aux instituteurs, mais aussi aux professeurs de la faculté des lettres récemment transférée de Douai à Lille. Parmi les collaborateurs figurent l'historien arrageois Victor Advielle, le chansonnier lillois Alexandre Desrousseaux, créateur du *Petit Quinquin*... Douze tomes sont ainsi publiés pendant six ans.

### ■ Évolution tranquille et modernisation

Jusqu'à la seconde guerre, la *Revue du Nord* d'Alexandre de Saint-Léger vit, selon l'expression de son directeur actuel, Philippe Guignet<sup>1</sup>, une « phase de construction tranquille ». La publication est interrompue pendant trois ans pour reprendre en 1943. À la mort de son fondateur en 1944 lui succèdent Louis Jacob, doyen de la faculté à partir de 1952, puis

Édouard Perroy. En 1952, les géographes auxquels une livraison annuelle était réservée créent *Hommes et terres du Nord* et la *Revue du Nord* se concentre uniquement sur l'histoire. En 1954, le nouveau directeur Michel Mollat crée le Centre régional d'études historiques qui fédère tous les chercheurs contribuant au développement de l'histoire des Pays-Bas français dont la *Revue du Nord* est l'organe. Un an plus tard, sont éditées les premières tables recensant tous les articles publiés jusqu'en 1950, elles seront rééditées en 1975. D'autres fascicules couvrant les années postérieures suivront.

Après la nomination de Michel Mollat à la Sorbonne, en 1958, Louis Trenard prend la direction du périodique. La présentation de la revue est rajeunie : le nombre de pages augmente – de 60 par an en 1910, il atteint 180 en 2009 – la couverture est illustrée d'une reproduction du tableau de Van der Meulen *Louis XIV devant Lille*. En 1984, les premiers hors-série, reprenant généralement les actes de colloques tenus à Lille 3, sont lancés : *Cambrai et le Cambrésis*, *Le Paysage rural*, *Aux origines de la révolution industrielle*, *La Libération du Nord-Pas-de-Calais*, *La Presse polonaise en France*,... pour ne citer que quelques titres. Au début des années 70, la *Revue du Nord* s'ouvre aux jeunes chercheurs, puis, à partir du milieu des années 80, aux membres des sociétés savantes. D'Yves-Marie Hilaire, directeur à partir de 1998, à Philippe Guignet, à partir de 2002, en passant par Bernard Delmaire, la *Revue du Nord* connaît une évolution tranquille qui n'exclut pas le rajeunissement. La forme éditoriale ne varie pas, mais à des numéros varia succèdent des numéros thématiques (*Histoire des femmes du Nord*, *Classe ouvrière en formation*,...) qui mettent en valeur les travaux des équipes de recherches de l'Université. De nou-

velles rubriques viennent s'ajouter aux articles : comptes rendus de soutenances de thèses, d'ouvrages, de journées d'études. La couverture prend des couleurs, le sommaire est maintenant bilingue. Le périodique est doté d'un site internet. Cette modernisation n'exclut pas le maintien d'un haut niveau d'exigence.

Aujourd'hui, la *Revue du Nord* publie cinq numéros par an dont un, en fin d'année, consacré à l'archéologie. En un siècle quelque 2560 contributions d'universitaires, d'étudiants, de membres de sociétés savantes ont été publiées. Bien que connaissant un léger essoufflement ces dernières années, l'histoire économique et sociale arrive en tête avec 34 % des études. Elle devance l'histoire politique et administrative. Quant à l'histoire culturelle et religieuse, peu présente jusqu'aux années 50, elle représente 30 % des articles. La période contemporaine (1815 à nos jours) arrive tête, la Révolution, le Consulat et l'Empire étant les moins prisés. Tous les articles passent au crible d'un comité d'évaluation avant publication. La qualité du périodique lui permet de bénéficier du soutien du CNRS et du Centre national des lettres, mais aussi du Conseil régional, d'être présent dans une cinquantaine de bibliothèques universitaires, d'avoir plus de deux cents abonnés à l'étranger

À cent ans, le grand défi de la *Revue du Nord* est celui de la diffusion. La photocopieuse fait des ravages, l'histoire régionale est aujourd'hui moins prise, et avec une vente de quelque 660 exemplaires, son lectorat a tendance à s'éroder notamment parmi les plus jeunes. La centenaire a cependant foi en l'avenir. Elle sortira, en janvier 2011, un numéro spécial à caractère historiographique, puis des tables du siècle.

Émile Henry

1. Alexandre de Saint-Léger (1866-1944) est également président de la Commission historique du Nord, membre de la Société des Sciences et Arts de Lille.

2. Louis Trenard, *De Douai à Lille... Une université et son histoire*, Lille, 1978, p. 105.

3. Louis Trenard, *Note préliminaire* aux tables 1951-1952, 1962.

4. Discours proposé par Philippe Guignet, professeur d'Histoire moderne, lors de la réunion organisée à l'occasion du centenaire de la *Revue du Nord* à l'université de Lille3 le 8 juin 2010.